

LES PLAGES

LES ÉDITIONS DE L'ŒIL

LES PLAGES D'AGNÈS, TEXTE ILLUSTRÉ, prend le film de Varda au pied de ses lettres : puisqu'il y est question d'un jeu (celui du *chat et de la souris*, souvent ; celui des *7 familles*, parfois) entre texte et image, voix et visages, nous avons décidé de dérouler au long des pages l'intégralité du texte, comme s'il s'agissait d'un roman (autobiographique), et de l'illustrer de photogrammes du film, comme on le ferait d'un dictionnaire. Au fil de la lecture, se révèle le besoin que l'un (ce texte ciselé, réellement celui d'une écrivain !) a de l'autre (ces images comme rêvées, vraiment celles d'une cinéaste !) et se renouvelle le plaisir ressenti à la vision du film, d'une promenade entre œuvre et artiste, d'une ville l'autre, d'une époque la suivante...

LES PLAGES D'AGNÈS, TEXTE ILLUSTRÉ permet une nouvelle visite de ces bords de mers, un nouveau regard sur cette Agnès si chère au cinéma depuis plus de cinquante ans.



Édité avec le concours de l'Académie des arts et techniques du cinéma

D'AGNÈS

—
TEXTE ILLUSTRÉ

DU FILM D'AGNÈS VARDA

Les plages d'Agnès

TEXTE ILLUSTRÉ

LES ÉDITIONS DE L'ŒIL



PLAGES DE BELGIQUE

Je joue le rôle d'une petite vieille, rondouillarde et bavarde qui raconte sa vie... et pourtant ce sont les autres qui m'intéressent vraiment et que j'aime filmer. Les autres qui m'intriguent, me motivent, m'interpellent, me déconcertent, me passionnent.

Cette fois-ci, pour parler de moi j'ai pensé : si on ouvrait les gens, on trouverait des paysages. Moi si on m'ouvrait, on trouverait des plages.

- Mets le là, juste après la marque là, juste après. Oui, et, face à la mer... non... face à la mer comme ça. Tournez, faites le grand tour. Alors parallèle à la mer, là... viens un peu sur moi, Céline... Tourne-le vers ici, tiens soulève le machin. C'est ça l'idée... voilà, ça tient là hein?... Avec le vent du nord qui est comme ça, il devrait pas tomber.

Je crois que je fais un peu exprès avec mon foulard. Mais c'est rigolo, non ? Parce que j'espère tellement qu'à un moment ça va faire ça, et tout ce que tu auras filmé ce sera ça. Tu vois c'est ça mon idée, mon idée du portrait, voilà mon idée du portrait : que je sois dans des miroirs foutus et derrière des foulards.

Ça, ça me fait penser aux meubles qui étaient dans la chambre de mes parents à Bruxelles. Le lit était un peu comme ça et l'armoire de maman était comme ça, mais il y a pas le bruit, le grincement que j'aimais beaucoup de son armoire quand elle l'ouvrait.

À la maison, il y avait un tourne-disque à manivelle. Le dimanche, Papa écoutait Tino Rossi et Rina Ketty. Et en semaine, Maman écoutait parfois la *Symphonie inachevée* de Schubert. Petite, je n'ai jamais entendu de musique classique sauf celle-là dont le titre me plaisait.

J'ajoute un petit bout de générique vivant et parlé pour remercier l'équipe des jeunes qui ont porté les miroirs.



« Emilien ? - Alors Nicolas, tu vois la caméra ? - Ouais c'est bon. - Sarah, tu vois la caméra ? - Voilà - Et toi Marjolaine ? - Oui oui - Et toi Céline ? - Je la vois - Jérôme ? - Ca y est, là je vois la caméra ouais. »

C'est dommage je n'ai pas de portraits d'Alain qui a filmé, et de Didier mon partenaire, Didier Rouget, mon ami. C'est parce qu'il y a plusieurs personnes qui acceptent de rentrer dans une rêverie, dans quek' chose (sic) d'imaginaire, je ne sais même pas ce que c'est, et ils me... Ils exigent même pas de le savoir.

Voilà, je veux qu'ils bougent tout le temps comme ça... Celui-là il est bien, hein. Partez !

Cette Mer du Nord et le sable, c'est le début pour moi, le début de ce que je sais plus ou moins de moi. Ces plages belges, je n'ai connu que ça. A toutes les vacances de toute mon enfance et quand j'entends Knokke le Zoute, Blankenberg, Ostende, Mariakerke, Middelkerke, La Panne et Zeebrugge, ce sont des sons délicieux à mon oreille.



Conçue dans la ville d'Arles on m'a nommée Arlette. A 18 ans, j'ai changé de prénom, j'ai choisi « Agnès » et je l'ai fait enregistrer aux Greffes du Tribunal.





- *T'as pas de nostalgie de ton enfance ?*

- Non pas du tout. Mais j'ai du plaisir à en voir les images.

Parce qu'on a été cinq enfants, mais je me souviens surtout d'être la petite des trois premiers.

Après j'ai été la grande des deux derniers.

Je me sentais au milieu, bien indépendante.

Tout le monde dit que l'enfance est fondatrice de la structure, je ne sais pas quoi.

J'ai pas beaucoup de rapports à mon enfance.

C'est pas une référence pour les choses auxquelles je pense, c'est pas une inspiration, enfin je ne sais pas.

Alors moi je rêve de voir une petite fille porter ce maillot de bain rayé et aussi porter un autre avec des grandes bretelles.

« *Alors je vais acheter celle-là... C'est combien ? - Trois poignées.* »



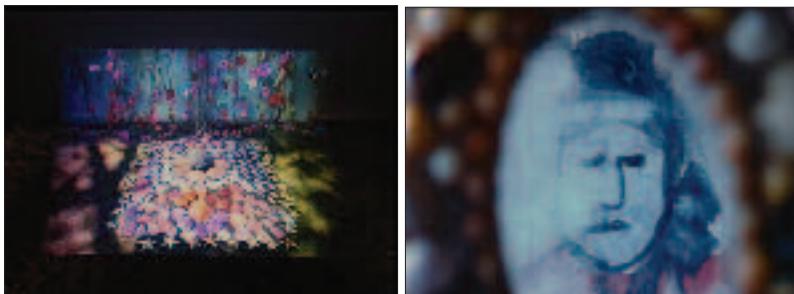
Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que c'est de reconstituer une scène comme ça ? Est-ce que ça fait revivre ce temps-là ?

Pour moi c'est du cinéma, c'est un jeu...

- *Est-ce que tu te doutais que 70 ans plus tard tu ferais une installation avec des fleurs en papier crépon et des coquillages ?*
- *Est ce que tu es obligé de me rappeler l'âge que j'ai ?*

Quand l'installation que j'ai faite pour *Le Tombeau de Zgougou* a été exposée, bien avant ce retour en Belgique, c'est là que j'ai compris d'où ça venait.

Essayer de se revoir enfant, c'est courir à contre sens. S'imaginer très vieille est amusant, comme une sale blague. J'ai toujours aimé faire entrer des vieux dans mon film, des vrais grands vieux, le troisième, le quatrième âge comme dans *7 P., cuis., s. de b.*... ou comme ça.



Et puis on était venus ici, surtout parce que ici en face, il y a le Casino.

- *Rien ne va plus...*
- J'ai proposé à Jane Birkin de faire la croupière...
- *17 noir impair et manque*
- ... et moi la joueuse.
- *Rien ne va plus... 32 rouge, pair et passe...*
- *Père... et manque.*
- *Mince ! vous pouvez perdre autant ?*

C'est dans ce casino que j'ai perdu mon père, Eugène-Jean, Varda. Il a joué... il a perdu... il est tombé... et il est mort.



- *Vous êtes la fille d'Eugène Varda ?*
- *Oui oui c'est moi*
- *I seï coritu Evienou Varda ?*
- *Ne*
- *Scene CA take two*
- *I seï coritu to Varda, to Evienou ?*
- *Sound !*
- *Vous êtes la fille...*
- *Vous êtes... the daughter of Eugène Varda ?*
- *Coupe !*



Eugène ne parlait jamais de sa famille, il avait oublié qu'il était Grec. Alors, l'arbre généalogique : Jean, le Docteur - mon grand père, - ... a eu Lucien, Georges, Eugène, ton père. Papa, il a eu cinq enfants : Hélène, Lucien, moi, Jean et Sylvie. J'ai une photo de toute la famille j'en ai qu'une d'ailleurs. Ça c'est dans la cour de la maison de Bruxelles ! Petite je ne savais pas que mon père était Grec. En tous cas d'origine grecque, naturalisé. Il ne nous a jamais proposé de nous emmener en Grèce, On a été élevés à Bruxelles comme des petits Français.





Il y a quelque temps j'ai reçu une lettre d'un docteur qui disait - je ne sais pas comment il l'a su -
« J'habite la maison de votre enfance, je vais la vendre, est-ce que ça vous ferait plaisir de la revoir ? »

Alors j'y suis allée à Bruxelles, rue de l'Aurore donc, avec ma petite caméra. Direction, ma maison d'enfance.



J'ai dit au propriétaire : commençons par le jardin ! Je le retrouve pareil, mais mal soigné avec les murs de briques peints en blanc. Je connais parfaitement la forme des bassins. Surtout celui en forme de poire, et il y avait aussi un petit pont de ciment.

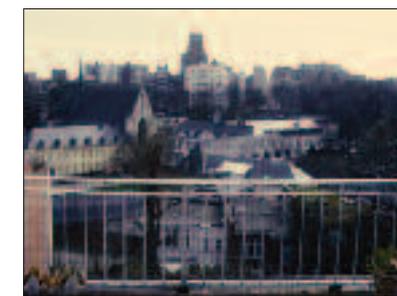
Le jardin est bien là, mais pas l'émotion. Aucun souvenir de jeux ou de larmes. Je sais des choses, ce sont celles que Maman m'a racontées. La voilà, en robe de dimanche, près du petit pont.

Aux Puces de Bruxelles hier, J'ai acheté deux couteaux tout à fait oxydables comme ceux qu'elle nous envoyait nettoyer dans la terre du jardin. Elle disait : Faites le bien, de haut en bas.

Je l'ai fait raconter à Yolande Moreau dans une cuisine imaginaire.
« C'est ça la vie... Quand j'étais petite, à la campagne, dans les Ardennes, ma mère nous envoyait nettoyer les couteaux dans le jardin. On enfonçait la lame dans la terre, comme ça, pour les frotter de haut en bas... »

Dans la maison, de bas en haut, je retrouvais des détails qui me parlaient. Près de ce vitrail je revois Maman qui pleurait le jour de la mort de la Reine Astrid dont elle collectionnait les photos... avec son mari le roi Léopold... en tenue de soirée... en tenue de visite aux pauvres ou enlaçant un enfant colonisé du Congo belge. Astrid a été la Lady Di des années 30, avec la même fin tragique, morte dans un accident de voiture en pleine jeunesse, en pleine beauté.

Après j'ai demandé à monter dans ma chambre au deuxième étage. La chambre des 3 filles était devenue leur salon et notre terrasse était bien là.
- Oh, j'ai filmé comme une brute, c'est nul !! -
On voyait toujours l'Abbaye de La Cambre et notre jardin, vu d'en haut.





J'avais envie de retrouver où étaient les lits de mes deux sœurs... et le mien.

Lui, il avait envie de présenter sa collection de trains miniatures.

- *J'ai acheté que des trains suisses, ou des trains qui roulent en Suisse.*

- *Pouvez-vous identifier si chaque wagon est ancien, ou si c'est un modèle repeint ?*

- *Absolument, mais ça c'est comme un expert en automobile qui voit tout de suite si c'est pas la couleur d'origine qu'il y a sur un véhicule qu'il vous vend d'occasion. Ce que j'ai acheté de plus cher qui faisait quand même 15.000 francs belges au début des années 80 c'est une pièce en laiton.*

Maintenant si je la mets en vente en Suisse elle fait 80.000 francs belges.



Ca n'est fabriqué qu'à 150 exemplaires.

- *Et ça là ?*

- *Une voiture de l'Orient Express, 3.000 francs...*

On l'a acheté sur le train même.

- *Vous vous êtes mariés récemment ? Quand ?*

- *Il y aura 2 ans au mois d'août...*

- *Vous ne voudriez pas qu'il vende un wagon et qu'il vous achète un diamant ?*

- *Oui mais il commence à revendre un peu vous savez.*

- *C'est un capital. Actuellement la collection est inscrite pour deux millions de francs belges.*

- *Deux millions ! C'est de la passion !*

- *Entre nous on s'appelle Les Ravagés mais la définition de l'amateur de trains qu'ils soient miniatures ou qu'ils soient réels c'est d'être un Ferrovipathe.*

- *Hi, ... excusez moi... Ferrovipathe !*

C'était rigolo cette rencontre, et comme c'était un cas un peu rare, j'ai été aspirée par ce couple et par la collection des trains. Côté maison d'enfance, c'était loupé.

De toute façon j'en avais été séparée par la guerre.

Après la guerre, je suis très peu revenue voir les étangs d'Ixelles, en bas de la rue de l'Aurore.

Une fois c'était bien, j'ai 27 ans, c'est la première projection de mon premier film dans une salle immense. Et c'est aussi la première fois que je suis invitée dans un grand hôtel.

Je dois ces joies royales à Jacques Ledoux, directeur de la Cinémathèque royale de Belgique, qui payait.

Son visage est connu parce que Chris Marker dans *La Jetée*, en a fait un inventeur vicieux, un savant fou.



On est devenus amis, on parlait beaucoup de cinéma. On allait ensemble aux Puces. Il cherchait des vieux livres et moi des images, des photos anciennes de familles anonymes.

Nos photos de famille à nous n'ont pas fini aux Puces parce que maman les a emmenées quand on a quitté Bruxelles, le 10 mai 40. Dans le grondement des bombes et des ambulances nous sommes partis vite : papa au volant, maman et les 5 enfants bien serrés dans une voiture, sur les routes de l'exode à travers la France parmi des gens en charrette et à pied.

PLAGES DE SÈTE

*« Après de mes amis d'enfance les dauphins,
le long de cette grève où le sable est si fin
sur la plage de la Corniche »*

(paroles de la chanson de Brassens)

L'exode nous a amenés à Sète.

Sète, sa colline en forme de baleine, son port de pêche, ses célèbres jouteurs et sa grande plage.

J'y reviens aujourd'hui sur cette plage, à reculons, à reculons comme tout ce film...

Et je rame en arrière, pour atteindre le quai où nous habitons. Pas sur le quai, au flanc du quai sur un voilier immobilisé au milieu du port.

La circulation était réglée par les ponts et nous on était reliés à la ville par un tuyau d'eau, un câble d'électricité et une passerelle face au Palais consulaire.

Au Cours secondaire, il y avait deux obligations : porter des blouses en tissu Vichy et chanter pour le vieux maréchal Pétain.

*« Maréchal, nous voilà
devant toi le sauveur
de la France
Nous jurons, nous tes gars... »*

Nous tes gars...
oui, on chantait ça !



Et on jouait à la marelle ; autre jeu tout près du bateau : la pêche aux gobies. *« Alors les filles, ça mord ? Vous croyez que vous allez pêcher le requin !... »* Les gobies... c'est pas bon, on les rejetait à l'eau. Je me souviens bien de ce quai. C'était notre cour et notre jardin et une petite scène s'y jouait très souvent. On ne s'occupait pas de lui et maman, juste en face du Palais, lavait ses six paires de draps et ne voyait rien. Elle n'a jamais rien vu.



Dès qu'on rentrait de l'école, ... à la maison, enfin sur le bateau, il fallait mettre les bouées, on les portait comme des corsets et maman portait une gaine nommée Scandale. Elle était en souci, loin de son mari, et en deuil d'un frère mort à la guerre. L'Europe était à feu et à sang.

À Sète, zone encore libre, il y avait peu à manger. On était entassés sur ce bateau elle s'adaptait Mais elle n'y connaissait rien en bateau. Elle n'avait pas le pied marin, elle ne savait pas nager et elle s'inquiétait. Je dois dire que nous, on s'est amusés pendant la guerre, amusés sur ce bateau ! Maman n'avait qu'une trouille, c'est qu'on tombe à l'eau. Les bouées n'étaient pas inutiles. Un jeudi sur deux, il y en avait un qui basculait...

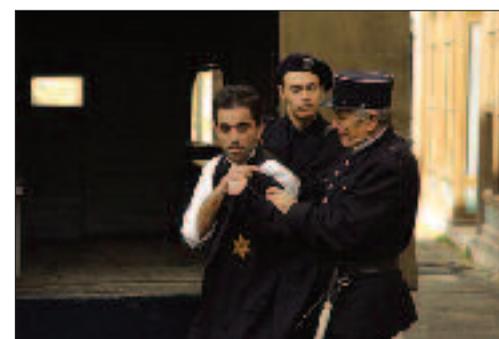
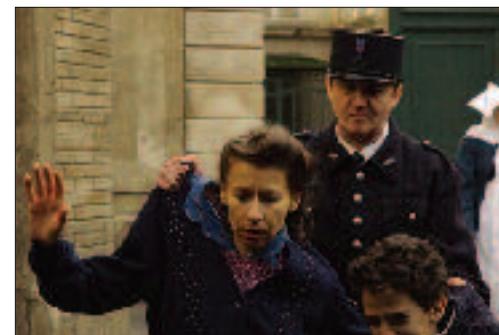


Moi j'aimais chanter à plusieurs voix avec un groupe d'éclaireuse :
« *Rosignolet des bois, rossignolet sauvage..* »

Dans les bois on y allait quand on campait. Les seuls voyages possibles à cette époque. On allait dans les Alpes et je me souviens que parfois le groupe était scindé en deux. Je n'ai compris que très longtemps après que des cheftaines faisaient passer en Suisse - et à pied - des petites Juives.



Je n'avais d'ailleurs aucune idée qu'elles étaient juives.



50 ans plus tard j'ai fait un film court sur l'horreur qui a été infligée aux Juifs et aussi sur tous ceux-là qu'on a nommés les Justes, parce qu'ils avaient sauvé des milliers d'enfants. C'étaient des paysans, des pasteurs et des curés, des directrices d'école, des gens...

Leurs photographies et celles d'anonymes, je les ai exposées au Panthéon, au sol, sous plusieurs écrans.

On y voyait le spectacle infâme de gendarmes français qui arrêtaient des enfants juifs, les poussant vers les camps d'extermination.

Le dire... et filmer ça - même en fiction - donne des frissons.





Le temps a passé et passe sauf sur les plages qui n'ont pas d'âge. Sur celle de mon adolescence je me souviens moins des baignades que des parties de pêche et des filets. Ceux du port et ceux de la Pointe courte où j'aimais traîner. Je prenais des photos, je découvrais ce quartier particulier, j'écoutais les histoires des uns et des autres, surtout des vieux.



Je voulais en faire quelque chose... un film. Je semblais préparer un documentaire mais une partie du film concernait un couple. Silvia Monfort et Philippe Noiret - dont c'était le 1^{er} film - sont entrés généreusement dans cette expérience de cinéma.



J'avais en tête une structure de film particulière. Un projet de deux films mêlés en chapitres alternés, comme dans un roman de Faulkner que j'avais lu, qui m'avait impressionné,
Les Palmiers sauvages...

Alors, ce serait... une séquence de pêcheurs, une séquence de couple... Deux récits sans point commun, sinon un lieu commun, la Pointe courte. Elle découvrait le lieu où il était né, il lui montrait les maisons, les allées.

J'avais demandé à Suzou et Pierre de figurer le couple. Avec une caméra 16 mm, j'ai fait des essais avec eux sous le regard des habitants. Avant la fin du montage, Pierrot, qui avait un cancer, est mort. Suzou a élevé ses deux fils, Blaise et Vincent. Je les ai invités à partager un petit cérémonial autour d'une charrette du film. Un dispositif pour leur montrer le film des essais qu'ils n'avaient jamais vus. Ils connaissaient des photos de leur père mais ils ne l'avaient jamais vu en mouvement.

On avançait dans la nuit avec Pierrot.



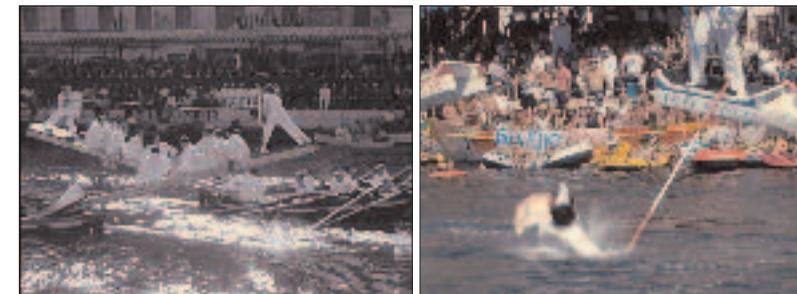
Les petits jeunes qui étaient dans le film, maintenant c'est les vieux d'ici, du quartier. Alors on en entend parler.

- J'ai fait le passage du... du... quand la barque arrive et qu'on débarque le coquillage là et qu'il y a un petit garçon qui arrive...
- C'était vous le petit garçon ?
- C'est moi !
- Le petit garçon a grandi hein ?!

« Ecoute prends ton raisin. »
Et celui là, le petit Dédé-prends-ton-raisin, il a été un des adjoints du Maire quand la Mairie était communiste. Il a été deux fois champion des grandes joutes en 1978 et en 1987.

- C'est ça, je vois que tu as bonne mémoire et que tu connais tes classiques !
- Je connais mes classiques et je connais mes amis ! »

Là ce sont des images tournées en 2007 et celles-ci tournées en 1954.



À la Pointe courte, les pointus m'ont fait une surprise, ils m'ont placée parmi les acteurs des joutes. On a donné mon nom à une traverse qui va du canal à l'étang. J'ai même reçu un petit pavoi à ma taille, et la lance assortie. Et toute cette mise en scène n'est faite que pour dire ma reconnaissance aux Pointus qui m'ont adoptée.

Il y a eu une autre famille qui m'avait adoptée, les Schlegel. Je passais avec eux tous mes étés. Les parents et les trois filles habitaient un balcon qui surplombait notre bateau. Derrière ces trois volets fermés... les trois sœurs. Andrée est devenue artiste et a épousé Jean Vilar. La seconde, Suzou, a été ma cheftaine et m'a initiée à la musique. J'ai connu Linou la 3^{ème} en 3^{ème} et nous avons partagé pendant 10 ans des voyages, des découvertes et des 400 coups. C'est avec elle qu'on rejoignait un pêcheur à la traîne sur la grande plage.



Les fils Biascamano ont bien voulu remonter la tente où leur père passait l'été. Patricia la fille a ramené les accessoires.

- *La casserole de maman pour son café.*
- *Ah elle a de la chance, Agnès, qu'on ait tout gardé.*
Il y a même sa lampe tempête !

C'est Charles leur père qui m'a appris à remailler les filets.

- *Vous vous rappelez de la pêche, là ? Il y a tant d'années...*
- *Je me souviens oui, mais vaguement, voyez, parce que là vous savez, j'ai 82 ans, Alors la mémoire... elle me fait un peu défaut.*

Jolie façon de dire...

Ses fils Aldo et Fanfan ont réorganisé une pêche à la traîne. Cette fois d'un côté c'est Blaise qui aide (fils de Suzou, on le sait déjà), et de l'autre côté Christophe Vilar, fils d'Andrée.

Il vit à Sète, lui, il peint, et Stéphane Vilar est musicien.

« *Et oui c'était sa table, Il travaillait là, face à la mer.* »

- *Est-ce tu sais à quel point tes fils ressemblent à Vilar ?...*
- *Non.*
- *Oh, he, elle arrêterait pas de nous le répéter il y a ... quelques temps.*

Et depuis quelque temps aussi, Andrée perd doucement la mémoire. Ce dont elle se souvient c'est de la poésie.

« *J'aime la dire... en savoir par cœur...* »

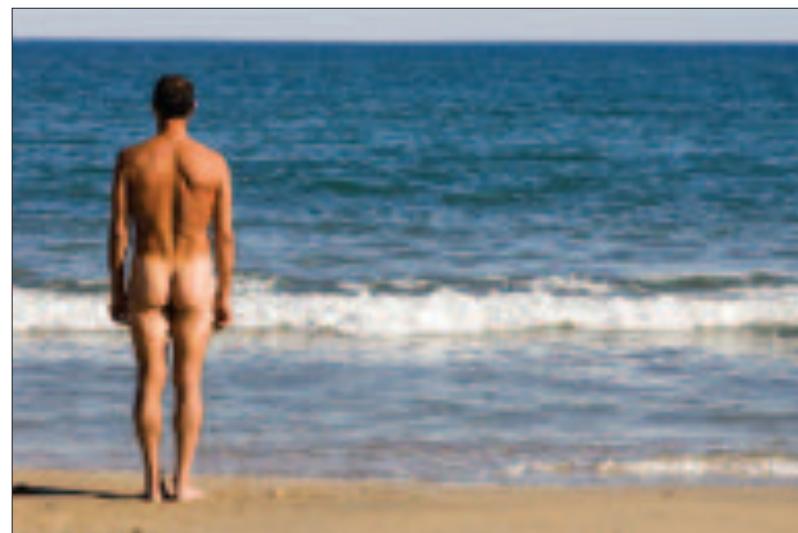
Jean et Andrée Vilar avaient nommé leur villa *Midi le Juste* d'après un vers du *Cimetière marin* de Paul Valéry.

« *Ce toit tranquille où marchent des colombes...*

Entre les pins palpite entre les tombes

Midi le juste y compose de feux...

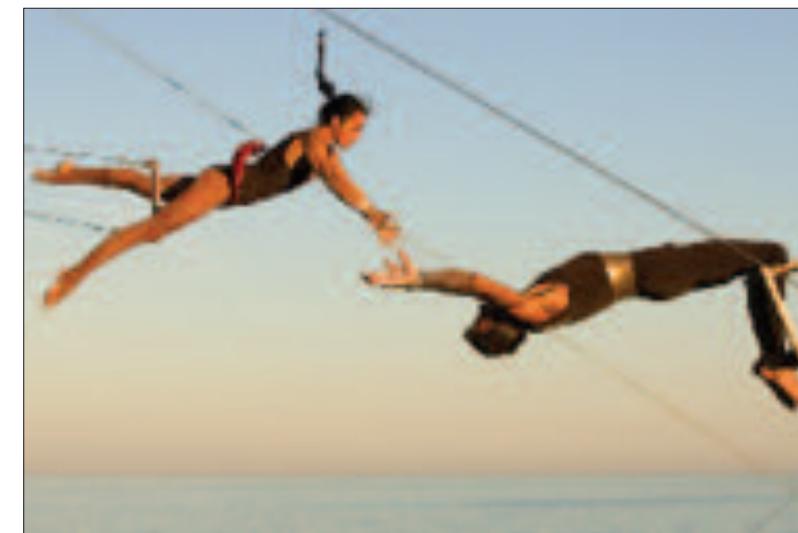
La mer, la mer toujours recommencée... »



Tout homme qui regarde la mer est un Ulysse qui n'a pas toujours envie de revenir à la maison. Tous les enfants que j'aime et tous les hommes qui regardent la mer s'appellent Ulysse.

Adolescente, je rêvassais, je me voyais partir avec un cirque. La réalité m'importait peu et je ne savais rien de rien sur la vie. Je ne posais pas de questions.

Je savais que les femmes accouchaient mais Maman ne m'avait pas dit que les filles avaient des règles ni ce que faisaient les hommes et les femmes quand ils étaient nus et ensemble.





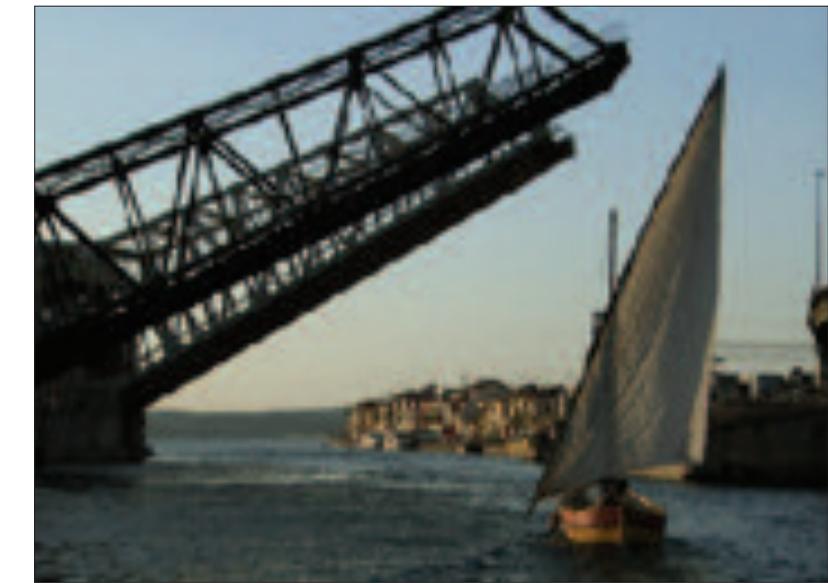
On ne badine pas avec les filets, réservés aux poissons... Cette fois ci c'est au port même de Sète que je regarde inlassablement les gestes des pêcheurs et leurs barques latines, au mât penché, à la voile archaïque. Grâce aux enseignements de Monsieur Mestre, Linou et moi naviguions à la voile latine sur l'étang de Thau. À la mer il y a trop d'eau, disait son père.

Là, je commence la traversée de Sète, en barque latine et en solo, à moteur et à voile suivant les ponts... Pont de la Savonnerie... Traversée du Cadre Royal, là où ont lieu les Joutes... vers le Pont de la Civette. Le Pont de la Victoire, tournant, vers le Pont Tivoli, levant, et les deux ponts où passent les trains près de la Pointe courte.



C'est ce quartier qui a donné le titre à mon premier film, Là c'est le dernier plan.

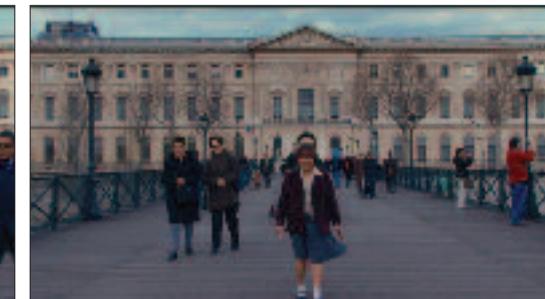
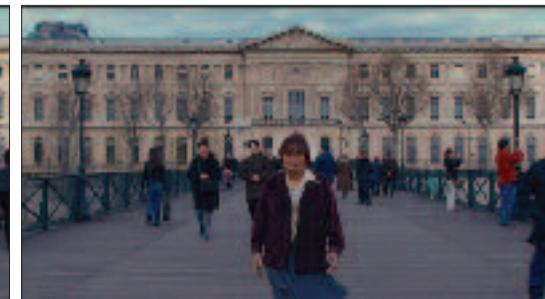
« *À quelle heure arrive t-on à Paris ?* »
« *Demain matin.* »





On disait monter à Paris, comme si la France était verticale. Quand toute la famille, y compris mon père, s'est regroupée à Paris, c'était encore temps de guerre. Tickets d'alimentation, semelles en bois. Et puis il y avait des Allemands plein Paris. L'occupation quoi. Il faisait froid et sombre dans les rues. Pas de lampadaires allumés. Dans les maisons on occultait les fenêtres avec du papier bleu. Au lycée, pendant les bombardements les cours continuaient dans les caves... Poèmes de Mallarmé entre les sacs de sable... et on nous distribuait deux biscuits vitaminés par jour.

Je ne suis pas montée sur la tour Eiffel ni sur les tours de Notre Dame mais j'ai beaucoup traîné sur les quais, vers les péniches. Le port de Sète me manquait et les mouettes.



A la maison, on parlait très peu de la guerre. La plupart des gens vivaient au jour le jour. Au moment de la Libération, on était juste à la campagne. On n'a rien vu.

Premier bachot, avec des tresses et des socquettes en coton blanc. Pendant l'année du 2^{ème} bac philo, j'ai commencé l'Ecole du Louvre. Pour y aller, je passais par le Pont des Arts, mon pont préféré. Quel plaisir... même si le programme de la première année était sévère. Philippe de Champaigne... et sa sœur au couvent, Cézanne... et sa maman modeste. Les livres d'histoire de l'art étaient en noir et blanc. Je les empruntais à la bibliothèque du Louvre. Je me souviens : j'allais les lire sur les quais, juste en bas.

Des années plus tard j'ai écrit un scénario, *Nausicaa*. L'histoire d'une jeune fille - de père Grec - qui étudiait l'art antique au Musée du Louvre. C'était France Dougnac qui jouait *Agnès* avec un *beatnik* joué par le jeune Depardieu.

- *Rendez moi mes livres, pourquoi les avez-vous pris ?*

- *Réponse numéro 1 : Non.*

Réponse numéro 2 : parce que j'ai pas de quoi les acheter.



- *C'est pas une raison pour me les prendre.*
 - *Mais si c'est une bonne raison, Le mobile du vol est le besoin, j'ai besoin de livres d'art comme vous.*
 - *Très bien, volez les livres mais pas les miens, moi j'en ai besoin !*
 - *Ah tous pareils les jeunes,*

la révolution d'accord, la révolution culturelle encore mieux, mais à condition qu'on bouscule les vieux, qu'on déränge les bourgeois ou qu'on vole les croulants mais pas eux pas eux les jeunes, les sacro-saints jeunes bourgeois ou pas.

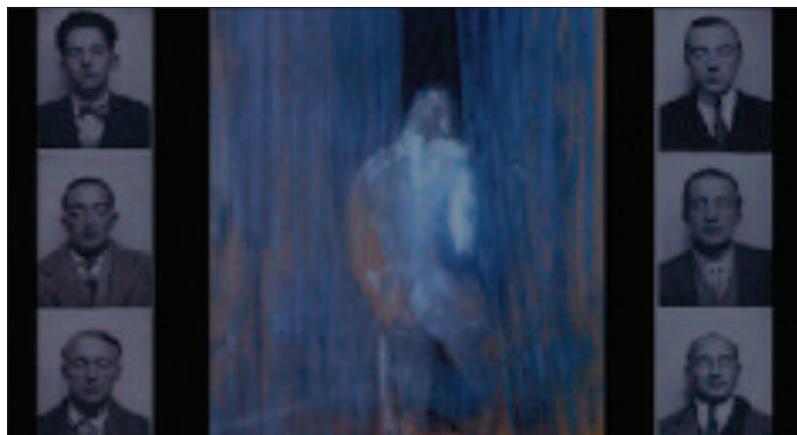
- *Je vais devoir les payer !*

- *Si vous pouvez les payer c'est que vous avez de l'argent, c'est donc mieux que moi qui n'ai pas d'argent, j'ai les livres...*

- *Mais... je vais appeler maintenant !*

- *Alors appelez ! L'ambulance ou la police, mais vous n'oserez pas, la police ça vous dégoûte quand même un peu... Livrer un malheureux qui a soif de culture aux geôles des prisons d'Etat sans livres d'art et sans soleil, vous n'oserez pas. Peace...*

Je connaissais peu de garçons, j'étais tendue, secrète, complexée, tout m'intimidait et je devais régler un problème : comment aborder au rivage des hommes qui me faisaient peur, qui m'intimidaient et dont j'avais une mauvaise image ?
Il me fallait quitter l'état de vierge.
Trouver un homme qui ne serait que celui de cette décision essentielle.
En rêverie : un inconnu attentionné.
En vrai : un adulte attentionné.
Rien n'était mieux que les poètes et les peintres surréalistes, l'amour fou et aussi Baudelaire, Rilke, Prévert, Brassens.
On tentait le hasard, on jouait au *cadavres exquis*.



Je me sens bien dans le ventre de cette baleine, à l'abri de tout, à l'abri du monde, à l'abri du vent de la côte, dans mon abri côtier.

Je crée aujourd'hui des images qui m'ont habitée depuis longtemps, depuis que j'ai suivi les cours de Bachelard à la Sorbonne.
Je ne comprenais pas toujours ce qu'il disait mais quand il commentait la baleine qui avait avalé Jonas ou Jonas dans le ventre de la baleine et qui ne voulait pas sortir, je me sentais concernée et heureuse, comme aujourd'hui.



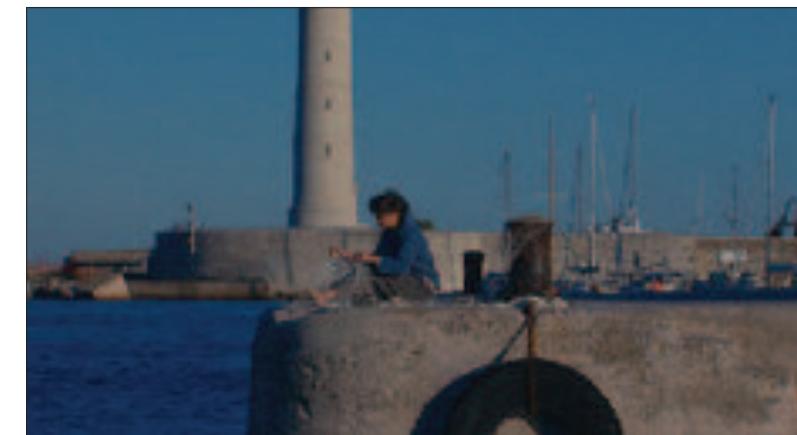
C'était l'âge des questions : ne pas savoir vraiment ce qu'on veut, savoir ce qu'on ne veut pas.
- *Moi en tout cas je préfère aller manger une pomme dans ma chambre.*
- *Qu'est-ce que tu racontes ?*
- *Je viens de passer mon Bac, je suis majeure, d'accord, depuis trois jours mais je suis majeure.*

Faire une fugue, sans dire à personne où j'allais, me paraissait indispensable. J'ai préparé mon coup en cachette, vendu quelques objets, et pris un billet de train 3^{ème} classe pour Marseille et un billet de pont sur un bateau pour la Corse.



Ah ma première nuit de liberté, sous les étoiles...
lovée dans un cordage du pont.

Arrivée à Ajaccio, je me suis installée sur un quai, avec un filet qui traînait et comme je savais remailler, je me suis fait remarquer par un pêcheur qui cherchait de l'aide. Mon 1^{er} travail : ramer pendant qu'ils calaient ou relevaient les filets. Mais la barque était beaucoup plus grande que ça et ils étaient trois.
Trois mois de cette vie rude et de promiscuité sans embrouilles avec des hommes presque muets m'a rendue forte et moins peureuse.
C'était un bon départ, pas un métier. Il me fallait rentrer à Paris et en apprendre un. Allez ! photographe.





J'ai suivi les cours du soir, section photo à l'École de Vaugirard là où Jacques Demy est entré, 2 ans après, dans la section cinéma. Apprentissage chez les spécialistes de Rodin. Je n'ai pas eu droit à entrer au labo, on m'a juste demandé de massicoter des tirages et de faire la repique avec un peu de bave et de gouache. Ils m'ont donné quelques tirages... qui ont pourri. C'est beau comme ça, aussi beau que mon plafond que j'ai tardé à faire réparer.

CAP, premiers appareils : une vraie chambre, c'est comme ça qu'on les appelait, et un Rolleiflex, que maman m'a payé, acheté d'occasion à un reporter du magazine *Détective*. Premier gagne-pain aux Galeries Lafayette : 400 enfants par jour et du travail pour la SNCF. Des photos de mes amis et copains tous artisans ou artistes, presque tous Sétois.

AVIGNON

J'avais fait des photos des enfants d'Andrée et Jean Vilar, à la plage de Sète et au parc Montsouris. Un jour il m'a demandé de venir au festival d'Avignon pour donner un coup de main et faire aussi quelques photographies. L'année d'avant, en 47, j'avais loupé l'aventure, j'étais en Corse, à la pêche. Cette fois-ci oui, j'étais ravie, j'y suis allée. Je découvrais le Palais des Papes... La cour d'honneur où Vilar dressait des plateaux de scène. Là c'était pour *Richard II*.

Dans le verger d'Urbain, il n'y a plus de spectacles mais c'est là que j'ai rencontré un musicien baladin. « *Tu viens d'où ?* – *Brésil, Salvador, Baïa.* »

Festival d'Avignon 2007, Chapelle St Charles. Vincent et Hortense, directeurs du festival m'ont offert d'exposer ici les photographies des premières années d'Avignon. Pour ceux qui ne le sauraient pas, c'est Jean Vilar qui a créé le festival d'Avignon. C'était un grand homme de théâtre et un acteur remarquable. En 1948, quand j'ai fait cette image, de Vilar, ayant perdu sa couronne, et faisant ce geste comme ça, de l'abandon, j'étais tout à fait honteuse à cause de cette main floue. J'avais cette idée de la tyrannie du net et j'ai cru que l'image était complètement loupée à cause de cette main qui bougeait un peu. Depuis j'aime les flous, surtout au 1^{er} plan. Là : Anne et Gérard Philipe.

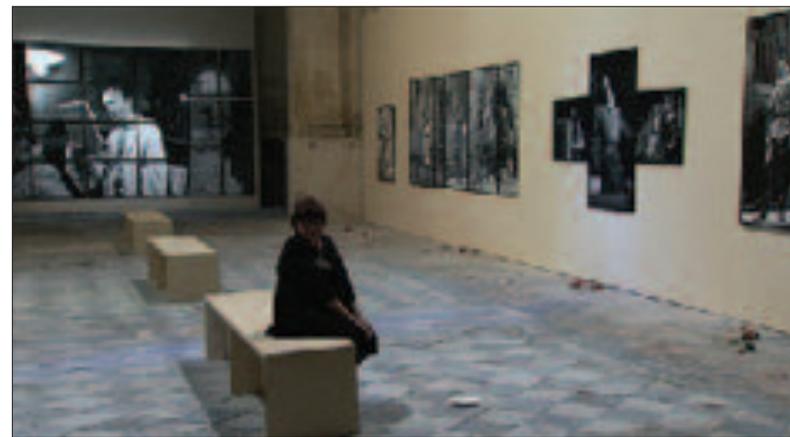
Je voudrais bien qu'on filme que Thierry est en train de recoller ces carreaux ancestraux. Il y a l'idée de fragmentation que j'aime beaucoup, qui correspond vraiment à quelque chose de la mémoire. Est-ce qu'on peut reconstituer ce personnage, cette personne de Jean Vilar si exceptionnelle ?



C'est une photographie de Gérard Philippe de cinq mètres de haut. C'est drôle, c'est le côté puzzle des choses qui me plaît. Et finalement il y a quelque chose de somnambulique chez

ce personnage. J'ai demandé à Gérard Philipe de revenir, de s'habiller en prince de Hambourg, en plein jour et mon idée c'était que le plein soleil, en fait, retrouve l'effet de la pleine lune.

Quant à l'effet des flashes pendant les vernissages officiels on le connaît, il y a du monde, personne ne regarde, il y a du bruit et des discours. C'est toujours pareil : on complimente, on remercie, on attend.



L'émotion, c'est quelque chose qu'on ne peut pas contrôler.

Oh oui bien sûr c'est rigolo que Vilar mette ses lunettes noires en moustaches plutôt que normalement... Il regarde ses comédiens, mais moi je je... je vois surtout qu'ils sont morts, voilà, et je leur apporte des roses, des roses et des bégonias. A Casarès qui n'est plus là, des bégonias. Des bégonias pour Gérard Philipe, qui n'est plus là, pour Noiret qui est mort, pour Denner qui est mort, pour Germaine Montero qui est morte, pour Vilar que j'admirais tant. Pour ce jeune homme flamboyant, toutes les jeunes filles étaient amoureuses de Gérard Philipe, voilà il est mort.

Je les pleure très sincèrement et je les expose comme une artiste qui est fière de montrer ce qu'elle sait faire, qui est fière d'être invitée, qui est fière que les gens viennent et disent : Ah les belles photos ! Ah la belle chapelle ! Comme ils étaient jeunes et beaux !





Et évidemment je pense à Jacques, il n'y a pas de mort qui ne rebondisse sur Jacques, il n'y a pas de larmes... il n'y a pas de fleurs, de roses et de bégonias que je ne jette pour Jacques. Il est le plus chéri des morts.



Je l'avais rencontré en 1958 au Festival de Tours. C'est en 1959 que Jacques est venu habiter ici avec moi dans cette maison et dans cette cour-jardin. C'est donc ici que nous avons élevé Mathieu et Rosalie. Rosalie qui est devenue créatrice de costumes et Mathieu qui est devenu acteur.



Cette cour à présent pleine de charme, ni Jacques ni les enfants ne pouvaient imaginer son état quand j'y suis entrée en 1951. J'ai eu l'idée de la reconstruire en décor. C'était une impasse, entre une ancienne épicerie et un atelier d'encadrement, ça m'a plu. Mon père est venu visiter, il a dit : « *Tu veux vraiment vivre dans cette écurie ?* » J'ai dit : « *Oui, oui, on verra plus tard.* » Ce sera bien plus tard. Et puis mon père est mort et j'ai pu m'installer dans ce demi-taudis, sans chauffage ni sanitaire, rien du tout, juste un cabinet à la turque dans la cour.

Il y avait dans cette cour des restes de ceux qui y avaient travaillé. Ah ! et même des cadres...



Celui-là je l'ai vraiment trouvé là, ah je l'ai trouvé très beau ! Calder en visite s'en est amusé. J'aimais qu'il vienne dans la cour en voisin, je faisais des photographies de ses merveilleux mobiles. Calder disait qu'il les faisait en un rien de temps, il m'en a donné un en échange de mon temps de travail. Quel type ! Quel merveilleux bonhomme ! Si léger sur la plage de Sète, si joyeux.

J'en ai fait un miroir et je l'ai utilisé dans des films.

Oui, si on veut regarder les spectateurs Il faut regarder dans la caméra. Moi je regarde tout le temps la caméra même quand je raconte les travaux que j'ai fait en urgence pour avoir un labo en chambre noire. Là où se révèlent les images issues des négatifs...



Mes débuts de photographe ont été difficiles je faisais tout toute seule. Une vie relativement solitaire avec des élans, temporaires, des histoires, des amourettes, des amours.... Il y a eu des hivers très froids. J'avais fait venir un poêle Godin et on me livrait des boulets. Et moi, chaque jour, avec mon seau à charbon, je venais chercher ma recharge de boulets. Je vivais avec des doublures de peau de lapins un bonnet et des gants presque toute la journée.

Le froid dans la cour de la maison m'a servi de décor pour Jane Birkin et Laura Betti.

- *Petit A : patience, petit B : courage. C'est la loi du chômeur sage.*
 - *Oh Lardy mon ami comme tu as dû souffrir du froid, mais viens, mon patron cherche un employé,*
 - *Oh !*
 - *J'ai parlé de toi...*



Le brave boulanger voisin avait accepté qu'on fasse le cirque chez lui.

- *Ah, ah ah dis donc, c'est marrant vos histoires.*
- *J'étais ouvrier boulanger, elle était ouvrière couturière.*
- *Il était brigadier boulanger dans mon pays natal.*

- *Je passais porter du pain dans sa campagne.*
- *J'attendais les mercredi à ce qui passe porter son pain, pour le voir.*
- *Son métier me plaisait, j'étais heureuse d'être un jour boulangère.*
Et puis il était assez beau garçon.

Mes voisins c'était souvent mes modèles, l'épicier Tunisien et Bienvenida qui était une femme formidable. Elle habitait la même cour que moi, avec son mari et son fils Ulysse que j'ai tant aimé. J'ai même exposé dans ma cour et ce sont des voisins qui sont venus, et des artistes comme Hartung, Prassinis, Brassai...

Là un nu en forme de noix et une pomme de terre en forme de cœur, une seule en 1953 et des centaines en 2003 pour l'installation *Patatutopia* à la Biennale de Venise, avec 700 kilos de vraies patates au sol.

Pour attirer les visiteurs je me promenais en patate sonore énonçant les variétés de ce tubercule modeste. Quand je parlais, mon costume avait une tête de photo ou de chat ou de céramique ou de mosaïque... celle de mon premier autoportrait officiel.





Mosaïques ou fresques, j'aimais l'art ancien et les femmes de Piero della Francesca m'ont amenées à Silvia Monfort pour faire couple avec Philippe Noiret qui a des faux airs de Philippe le Bon. Quant à l'image du couple j'avais vu des Braque. C'était le temps où j'avais aussi découvert Picasso, avec enthousiasme.

Il fallait que j'écrive le dialogue du couple. C'est ce que je faisais, le dimanche dans ma cour.

« Si tu veux continuer à vivre tranquille, je peux repartir. Tu n'aimes parler que du bonheur. - Eh oui... »

Pour le montage Alain Resnais est entré dans la ronde des bénévoles en coopérative. Je regarde son visage classique, on ne peut pas y voir la passion et la curiosité qu'il avait pour l'art, la culture et toutes les complexités surréalistes. Il a filmé lui-même un plan qui manquait. Eh oui !



On a tourné dans ma cour un raccord d'une rue de la Pointe courte.
« Tu vas me refaire le coup de « ça ne peut plus durer... Peut être... »

L'assistante d'Alain était Anne Sarraute... qui m'a fait connaître sa mère, Nathalie Sarraute. Avec son visage de sioux elle était la plus fine des écrivaines, elle m'a éclairée... Elle a influencé mon travail et j'ai eu le bonheur de son amitié. Pendant le montage en 1955... un type téléphonait souvent à Resnais : Chris Marker. Quand il venait, on ne voyait de lui que son manteau de cuir, des bottes, des gants, des lunettes.



Il est d'une telle discrétion qu'il se fait représenter par un chat nommé Guillaume en Egypte. C'est un auteur de films épatants et de commentaires assortis. C'est à lui que j'ai à faire, c'est lui mon ami et mon intervenant. Mais j'ai changé sa voix.

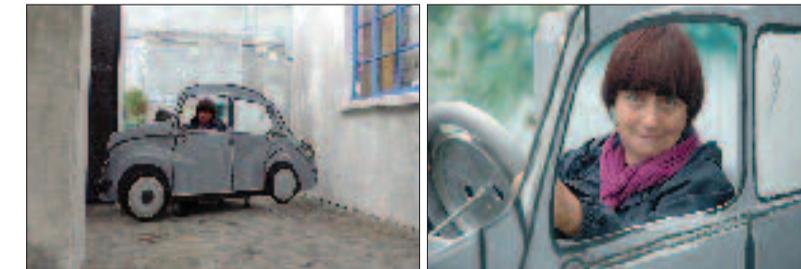
- *Pourquoi es-tu passée de la photographie à la cinématographie ?*

- Oui, je me souviens, que j'avais envie de mots.

Je croyais que si on mettait d'un côté des images de l'autre côté des mots, ça ferait du cinéma. Bien sûr que j'ai appris que c'était autre chose, après.

- *Étais-tu cinéophile ?*

- Non, je n'étais pas cinéophile, j'avais vu peut-être neuf ou dix films jusqu'à 25 ans. J'ai pas fait d'école de cinéma, j'ai pas été assistante, j'ai imaginé, voilà, je me suis lancée.



J'ai été soutenue, c'est le mot, aidée et accompagnée par des techniciens généreux. C'est pas de leur faute si *La Pointe courte* n'a pas remboursé ses frais.

Et moi, bien sûr je continuais à travailler comme photographe, toujours pour Vilar.

Le TNP était passé du Palais de Papes au Palais de Chaillot. Presque chaque jour j'allais jusqu'à la colline du Trocadéro.

Il me fallait une auto. Ma première 4 chevaux, je la garais chez moi. La cour était vraiment étroite et le garage aussi, alors il fallait que je manœuvre. Un petit peu en avant, un petit peu en arrière. Il fallait que je fasse quatorze manœuvres pour rentrer dans ce petit garage. Les jours où j'étais douée j'y arrivais en treize coups !

CHINE

*« Fais un bond en avant, va donc en Chine !
Je leur ai dit que tu étais sinologue et bonne photographe. »*

J'ai tout emmené : Leica, Rolleiflex, chambre à soufflets.
J'étais chargée comme un âne ! Et j'ai rapporté des milliers
d'images. J'ai surtout vu le travail et l'élan collectif de cette
révolution à ses débuts.

De temps en temps je m'arrêtais parce que les paysages
étaient très beaux.





En Chine en 1957 je m'étonnais d'entendre partout cette valse. Dans les crèches, quelle surprise, tous les bébés habillés en couleur et déguisés alors qu'en France on en était encore au bleu clair et au rose pâle.

J'ai ramené des petits chapeaux que Rosalie a portés un an plus tard. Mais avant qu'elle naisse, j'écrivais des lettres à son futur père dont j'étais amoureuse. Mais notre liaison s'est dé faite quand Rosalie s'annonçait. J'avais décoré les enveloppes de mes lettres. Il m'a tout renvoyé, et j'ai fait un paquet des siennes, jamais relues.

J'ai élevé Rosalie toute seule puis avec Jacques.



NOIRMOUTIER, PARIS

Nous allions souvent à Noirmoutier. Jacques voulait me faire connaître l'île où il campait pendant son adolescence. Il cherchait une maisonnette de pêcheur, on a trouvé un moulin abandonné. J'ai été intriguée par un gant qui pendait.



Les spécialités de l'île sont les patates et les huîtres. Oh ! la belle huître, Oh ! la belle moule, Oh ! la belle vague...La nouvelle vague...

« Et oh l'huître, la moule, la vague, oh... eh... hein... Bon ! Raconte nous plutôt des débuts de la Nouvelle Vague, Truffaut, Godard, Resnais, Chabrol, Rivette, Demy... Et toi, la Varda. »

En fait c'est Jean-Luc Godard qui a été voir Beauregard et lui a dit : *« Je vais faire un film, je vais vous remonter, on va faire du succès... »* et il avait raison, il a fait *À bout de souffle*.

À bout de souffle, très gros succès, a contenté le public et Georges de Beauregard qui a dit à Jean Luc : *« Vous avez pas un petit copain de votre genre qui fait des films pas chers, qui vont encore me rapporter ? »*



Jean-Luc lui a présenté Jacques Demy qui a tourné *Lola* avec Anouk Aimée. Et Beauregard a dit à Jacques Demy : *« Je voudrais faire une écurie, vous avez pas un autre gars qui ferait un film pas cher ? »*

Il a dit : *« Non mais, j'ai une copine : Agnès Varda. »* Beauregard m'a dit : *« Il faudrait que vous fassiez comme vos copains, un petit film en noir et blanc, pas cher... »*

Et j'ai fait *Cléo de 5 à 7* avec Corinne Marchand. *« Toutes portes ouvertes, en plein courant d'air... »*



Il fallait tourner vite et garder en tête le ressort du film. Cléo a peur d'avoir un cancer et je l'accompagne minute après minute dans un temps réel, et un parcours réel. J'ai voulu justement combiner dans le film le temps objectif des pendules qu'on voit partout et puis le temps subjectif, comment Cléo l'éprouve pendant le temps du film.

Avant et pendant le tournage de *Cléo*, des peintures de Baldung Grien étaient présentes à mon esprit.

La beauté pulpeuse et la mort osseuse.
La douce chair qui n'a qu'un temps.



Sa peur du cancer et de la mort rencontrait une autre peur, celle d'un petit soldat de la guerre d'Algérie. Cette guerre de colonisation, beaucoup la contestaient, d'autres plastiquaient les lieux de contestation.

D'autres, eux, la faisaient cette guerre. Dans le film, c'est Antoine Bourseiller qui joue ce soldat qui, avant de repartir en Algérie le soir même, partageait un moment d'amitié intense avec une grande blonde.

PLAGE DE CANNES

Et voici le film sélectionné pour le Festival de Cannes. Corinne se sent la reine d'un jour, moi personne ne me connaît ni me reconnaît, tout m'amuse.

À l'époque on montait sur le plateau avant le film et le présentateur d'alors, qui était le fameux Léon Zitrone, m'a présentée :

« *Voici Agnès Varga.* » Sans doute à cause des girls du Casino de Paris, les Varga-girls.



Après la projection, on pose ensemble en haut des marches du Vieux Palais. Ma robe c'est la couturière du TNP qui me l'a faite, plus quelques paillettes de cirque à ma demande.

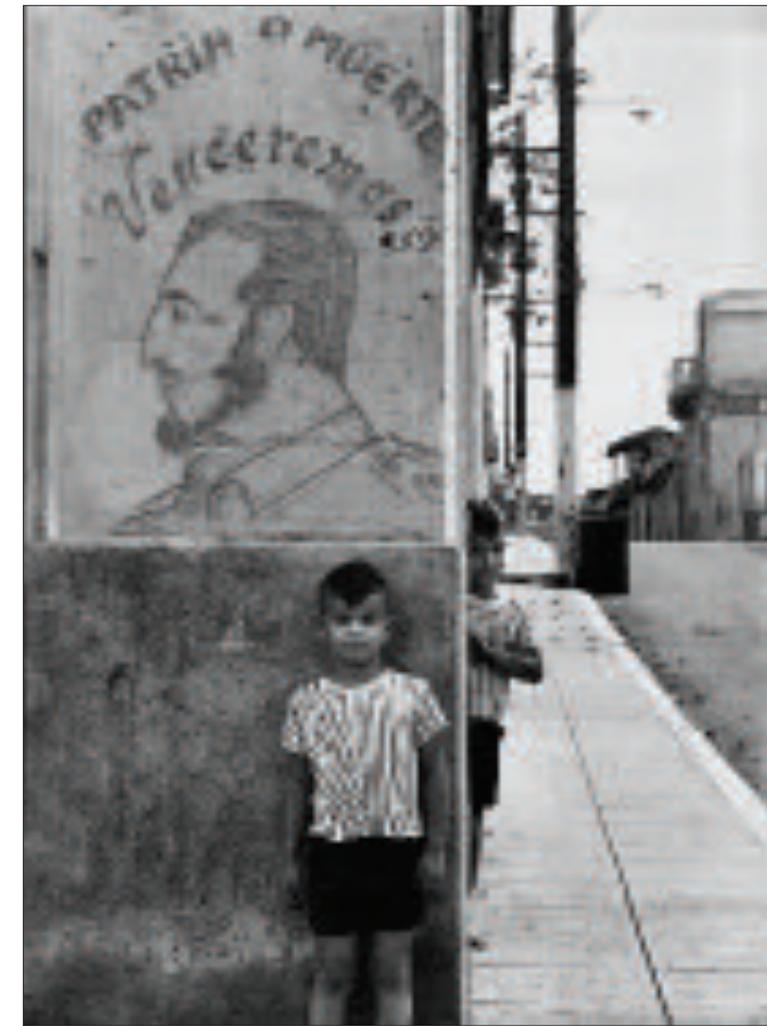
Comment imaginer que *Cléo* serait invitée partout, avec ou sans moi, et que j'irai de ça et là avec ou sans Jacques dont les films *Lola* et *La Baie des Anges* circulaient aussi dans les festivals avant la super tournée des *Parapluies de Cherbourg*.





En 62, stop à Cuba en pleine révolution, c'était Socialisme et Chachacha avec un espoir immense et un entrain qui faisait plaisir à voir. Je faisais des photos pour les filmer à mon retour.

Il me fallait photographier Fidel Castro. Quand j'ai pu le faire, j'ai vu un grand utopiste avec des ailes de pierre. Il fallait aussi montrer la coupe de la canne à sucre...





NOIRMOUTIER, PARIS

Changement radical de climat. C'est à Noirmoutier en plein hiver que j'ai trié, classé et préparé les 4000 photos de Cuba pour le filmage et l'animation. Jacques et moi, on aimait arriver dans l'île quand la marée venait à peine de libérer la route. On aimait cette île, y vivre, y écrire.



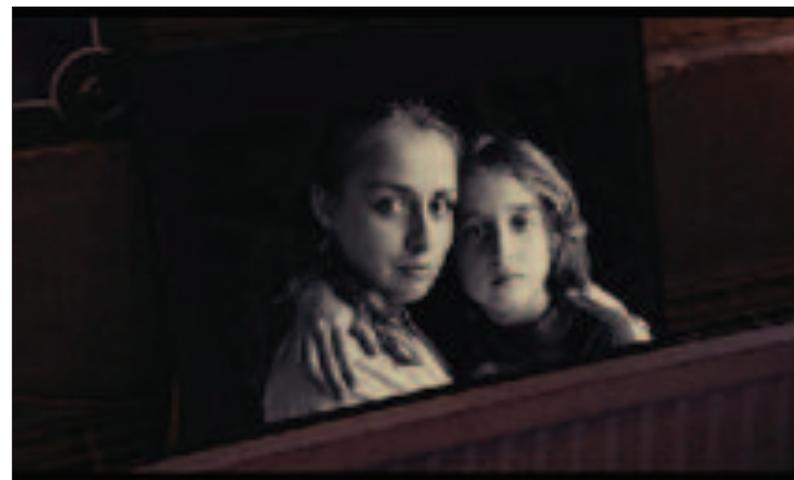
« Je suis bien au bord de la mer, et comme la mer, enfin je sais pas, on a des couleurs changeantes comme ça, peut-être je suis un peu, un petit peu comme ça... gris et bleu. J'aimerais faire des films calmes, des films sur le bonheur justement. »

Moi j'en ai fait un sur un bonheur spécial, *Le Bonheur*. J'ai tourné dans les paysages délicats de l'Île-de-France, qui avaient impressionné les peintres impressionnistes. C'était l'histoire simple, mais pas si simple que ça, d'une petite famille, avec Jean-Claude Drouot, sa femme et leurs enfants.



On connaît tous le regard attendri des parents sur leurs propres petits. Attendri ce n'est pas assez dire...

C'est Jacques qui a fait cette photographie-là. C'est aussi intimidant pour moi de vous filmer, sinon que je voudrais toujours vous voir ensemble, tous les deux...



Voilà je me dis, mes beaux enfants, les beaux enfants de Jacques et d'Antoine et finalement élevés par Jacques.... mes beaux enfants. Voilà...

« Nous voilà bien avancés ! »

Voilà Rosalie, à la fin des *Parapluies*. C'est elle l'enfant de l'amour, « J'ai quand même été payée j'ai eu un petit parapluie et une épicerie... »



Et la voici à la fin de *L'une Chante l'Autre Pas*.
- Pour mes 18 ans.
- T'as pas discuté ?
- J'avais pas le choix !
- Voilà...
- J'avais pas le choix...

Et celui-ci, icelui, Mathieu Demy, je l'ai vu grandir à l'écran.
« *Comment tu t'appelles ? - Zorro !* »

« *Paraît que la montée du nazisme au début c'était pas brillant !
Le parti Nazi n'avait que six adhérents...* »

« *Simplement cette histoire d'héritage, c'est de la fiction,
alors que quand il est encore en vie il peut nous servir...* »

Il m'a même épatée dans un pastiche de *l'Age d'Or*,
hommage à Buñuel. C'était lui mon petit Mat ?



Quand j'ai tourné *Daguerréotypes*, Mathieu Demy était tout petit,
je l'avais eu un peu tard dans ma vie, j'avais pas bien envie de
le quitter. Alors ce film dans le voisinage, ça m'arrangeait bien,
j'étais tout le temps à la maison quoi.

Mes voisins les commerçants avaient accepté de venir au café pour
le spectacle de Mistag, ils avaient accepté qu'on tourne dans leurs
boutiques. Pour les rassurer, je leur ai dit que le courant viendrait
de la maison, j'ai eu l'idée de passer un câble par la boîte aux lettres.

Alors, tous les matins, on tirait le câble comme ça, on allait jusqu'au
café, la boulangerie, le marchand d'accordéon, le type qui vendait les
pendules... Quand on allait de l'autre côté, le tailleur, la quincaillerie
qui était là... puis plus loin, la boucherie, l'épicier et puis ce couple
que j'aimais tant, M. et Mme Chardon Bleu qui étaient là au bout.



Et j'avais dit que je n'irais pas plus loin que 90 mètres, voilà c'était
la limite. Et le soir on rentrait, on tirait le câble, on rentrait les
projecteurs, le câble restait coincé dans la boîte aux lettres et après,
moi je rentrais chez moi. On coupait le courant.

Quand j'ai raconté une fois cette histoire du câble électrique,
90 mètres tout ça, il y a quelqu'un qui m'a dit : « Ah, ah tu ne voulais
pas couper le cordon ombilical. » Peut-être peut-être, peut-être
c'est vrai.

Notre façade a connu des transformations. Le Lion de Belfort aussi,
au centre du quartier. André Breton avait suggéré qu'il ronge un os,
et moi qu'il soit remplacé par ma chatte Zgougou. Elle est aussi
la mascotte et le logo de notre société de production.



« *Ciné Tamaris j'écoute, oui vous voulez parler à Cécilia Rose,
ne quittez pas, je vais vous la passer.*
- *Oui c'est pour une location de Peau d'âne.*
- *Allô, oui ne quittez pas...*
« Y'a plus de thé là ! »
- *Où il en est ce devis ?*
- *Toujours pas, j'ai toujours pas...*
- *Les bobines de Jacquot, je te les laisse...*
- *Merci. - Non Agnès je vous le passe... Agnès ! Agnès...*
- *Moi d'abord ! - Faudrait que vous alliez voir Stéphanie.* »



« La banque Neuflyze OBC... Il faudrait vraiment nous prêter
de l'argent sans intérêt pour qu'on puisse finir ce film un
peu confortablement, s'il vous plaît. »



C'est dur de supporter les charges et les responsabilités d'une production. Il faut trouver un équilibre délicat entre imaginer un film, le financer et tout payer. Dépenser, oui il faut dépenser mais il faut récolter de l'argent, ou alors, au pire, des trophées. Dans un placard ou sur le sable ceux de Demy et les miens sont ensemble. Palme d'or de Cannes et Lion d'or de Venise.

« *Allez-y, et sortez !* »
 Oh là là, on avait la plage pour deux jours premier jour beau temps, deuxième jour, mauvaise nouvelle il pleut, le sable est mouillé. Bonne nouvelle : on a des oiseaux. Je rentre chez moi, les chats sont là. Ces deux-là aussi. C'est de la famille imaginaire, je les ai trouvés dans la rue, comme cette pendule sans aiguilles... ou ces deux chaises...



Mais il y a des gens pour qui trouver c'est manger. Ceux qui vivent de nos restes et font leur marché à la fin des marchés.

« *Heu... tout ce que les gens jettent...* » Ceux qui fouillent les poubelles. Autrefois on glanait par nécessité, aujourd'hui aussi.



« *Alors quand je vois tout ce gâchis là et puis qu'il y a des gens qui ont rien à manger, c'est lamentable de voir ça.* »

Si j'ai pu m'approcher d'eux, et parfois seule, les filmer c'est grâce à ces nouvelles petites caméras sonores et numériques.



J'ai même pu d'une main filmer mon autre main et attraper des camions pendant les longues heures de route qui nous ont menés du nord au sud, pour le tournage des *Glaneurs* et des bords de l'océan au centre de la France.

Ah ! les départements que, petite, j'ai appris à nommer et à placer grâce à des puzzles qu'on ne trouve plus que dans les brocantes. C'est bien fini : Corrèze, chef-lieu Tulle, Lot, chef-lieu Cahors.



J'aime bien traîner aux puces. Chiner ou parler, flâner ou filmer... et trouver des trucs.

Oh tiens une assiette de Liège. Je vais l'offrir aux Frères Dardenne, mes frères de cinéma. Tiens ! une machine à coudre comme dans *L'Opéra-Mouffe* et des fiches de cinéma. Ah... Ah... mon film préféré *Documenteur*. Voilà dix centimes pour mon film.

Ah... Jacques Demy... Jean Cocteau... Ouais !



Je pense qu'avant d'être des fiches de cinéma avec des têtes en carton, nous avons été des êtres de chair et de sang des amants, comme ceux de Magritte.

Oui, on partageait le lit, la table, les enfants, les jeux et les séjours à Noirmoutier, mais la cour nous permettait d'avoir deux domaines. C'est ce qu'a vu Michèle Manceaux. D'un côté Jacques, ce jour-là avec Michel Legrand, « *Ici on fait du cinéma dans tous les coins. De l'autre côté de la cour travaille Agnès Varda. Aujourd'hui elle termine avec Michel Piccoli, le tournage de son dernier film Les Créatures.* »

« *Edgar, tu te retournes et tout de suite... Prêt !... Moteur ! Edgar...* »



C'était plus facile de faire un raccord à Paris que de ramener Piccoli à Noirmoutier où le film avait été tourné. Nous, on s'était installé, on venait souvent... L'île m'inspirait. On y voyait Michel Piccoli dialoguer avec un cheval puis avec sa femme, Catherine Deneuve, muette, suite à un accident. C'est elle qui a l'air d'un ange d'annonceur quand elle lui annonce qu'ils vont avoir un enfant.



Comme Jacques n'était pas loin dans l'île à préparer un film avec Michel, il venait un peu au tournage, il faisait des polaroids. Mais pour les autres films c'était chacun pour soi. On se rendait très peu visite, une ou deux fois comme ça, avec discrétion. Je veux signaler en passant que Godard, par amitié, avait accepté d'être filmé sans lunettes noires. J'aimais ses beaux yeux et son cinéma.



Je faisais quelques photos. Ici toute l'équipe *des Parapluies de Cherbourg*, comme en famille. Et la belle, belle, Catherine sur le quai des adieux. Plus loin, le ciré jaune, c'est Jacques.



PLAGES DE LOS ANGELES

Et voici Jacques Demy auréolé par sa palme d'or au festival de Cannes, et par le succès de son film aux Etats-Unis, qui est engagé par la Columbia Pictures avec un très beau contrat.

J'ai suivi Jacques parce que, je l'aimais, et qu'on lui proposait une aventure hollywoodienne formidable. Je croyais vraiment rester très peu. Ce qui est arrivé c'est que cette ville m'a immédiatement emballée, m'a immédiatement fascinée.

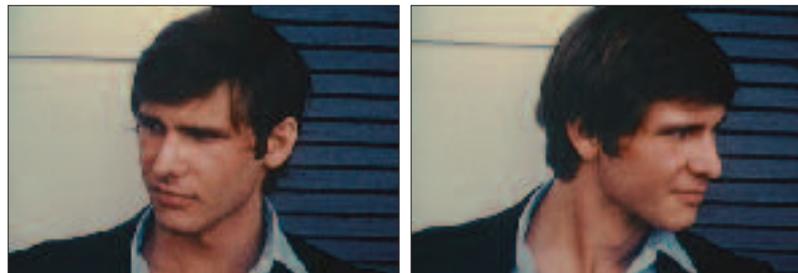
Le mouvement Hippie agitait la ville et les gens. La liberté partout, Peace and Love, à bas la guerre du Vietnam, vive les Black Panthers, la libération des femmes. Il y avait d'énormes rassemblements pacifiques dans les parcs publics.

Jacques qui cherchait un partenaire pour Anouk Aimée, m'a demandé de faire des essais avec un jeune acteur : Harrison Ford. Mais les studios n'en ont pas voulu, lui conseillant d'abandonner. Il rit encore de ce conseil. « *The head of the studio said to forget me... that I had no future in this business...* »

J'ai tourné dans les années 67-68 *Lions love*, ensuite on est revenus dix ans après j'ai tourné un documentaire *Mur Murs*, mais quand je réfléchis, toutes les époques se confondent.

Quand on habitait Beverley Hills avec un palmier et une piscine en forme de haricot, Rosalie découvrait la télé et les pubs. Dix ans plus tard, Mathieu se passionnait pour un flipper dans un appartement au bord de la plage.

Mes souvenirs m'entourent comme des mouches qui s'embrouillent. Je ne sais pas, j'hésite à me souvenir de tout ça. Je ne veux pas... Là je reviens sur les lieux de mes tournages, je ne sais pas si ça me fait plaisir. La baleine bleue me faisait penser à Prévert.



Et les fameuses piscines californiennes à mon film hippie hollywoodien, *Lions Love and Lies*.

Les deux gars étaient Rado et Ragni, auteurs et acteurs du célèbre musical *Hair*, et Viva la divine était l'égérie d'Andy Warhol, que j'avais rencontré à la Factory à New York.

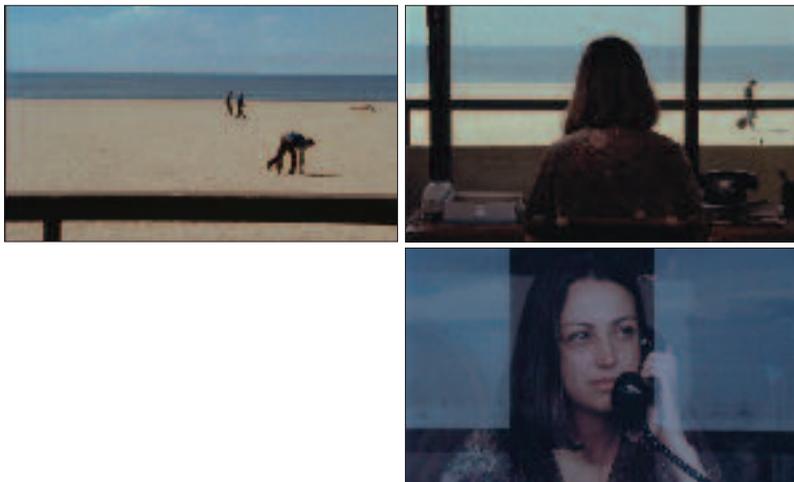
Les voici en trio conjugal, regardant l'annonce d'un assassinat.

« *Senator Robert Francis Kennedy died at 1'44 AM today...* »

Le slogan de l'époque était en action : Sex and politics, politics and sex.

« *This is not a T.V. dinner this is a landscape dinner.* »

- *How much do you love me ?*
- *Like twelve blue berry blue jays.*
- *Like 75 Romeo.*
- *Like spaghetti for dinner tonight.*



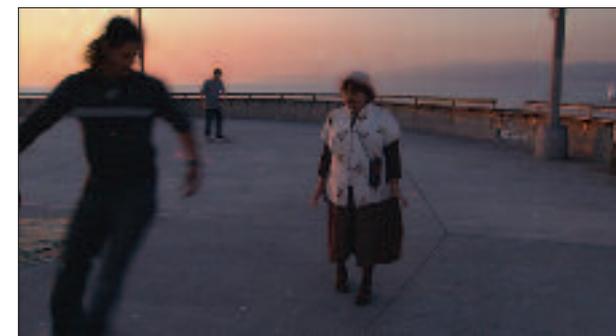
Quant au bureau d'Emilie, il était en face de mon paysage favori : la plage. La caméra était parfois à sa place, et on tournait et on attendait. Ceux qui passaient faisaient la mise en scène, la mise en espace. Le hasard était mon assistant pour ce film nommé *Documenteur*. Un autre jour en plein tournage le hasard nous a offert une vilaine scène de ménage. Des cris nous ont surpris. J'ai fait pivoter la caméra. « *Fuck you* » « *You don't pay rent... - I've got you to pay it* » Je leur ai demandé si la caméra les dérangeait, rien à foutre, alors j'ai lancé Sabine pour qu'elle passe près d'eux.

Comment évoquer Sabine Mamou, son beau visage grave et son rire qu'on n'entendra plus. Elle était monteuse et elle a accepté de jouer avec Mathieu, une mère et son enfant, Emilie et Martin. Avec le recul, je vois qu'elle fut une autre moi-même.



« *Martin va bien ?*
 - *Oui, oui il va bien.*
 - *Et Tom ?*
 - *On est séparés.*
 - *Mais non c'est pas possible, pas vous, pas vous, vous vous entendez si bien !*
Ecoute, dis-moi que tu vas bien quand même ?
 - *Non.»*

« *Et si je suis pas content, qu'est-ce qu'on va faire ?*
 - *Et s'il n'est pas content, qu'est-ce que je vais faire ?*
 - *S'ils ne sont pas contents, qu'est-ce qu'ils font ?*
Ils ou elles qu'est-ce qu'ils font ? »



Cette jetée dans l'océan Pacifique, c'est le bout du bout de la rue vers l'Ouest. Pour beaucoup d'immigrants venus avec des rêves de réussite c'est la fin de l'espoir. Mais c'est aussi le coin favori des marginaux de Venice California.

- *We're all neighbours, wherever we are. Keep it real...*
 - *This is the real Californian statement, right ?*
 - *That's right ! This is Venice. There is no other place like it.*

C'est sur cette plage que j'aime retrouver mes amis de toutes les époques. Parmi eux, Tracy et Jimmy Mac Bride, le cinéaste indépendant que j'ai connu en 1968.



- *Mai 68 en France ça te dit quelque chose ?*

- *J'y étais pas, c'est tout.*

Mais en 68, les Black Panthers s'organisaient et je les filmais. Ils manifestaient, je filmais. Et j'ai marché avec des manifestants contre la guerre du Vietnam.

- *In the Viet Nam war, the young people were protesting and everybody was out there, that's not happening now.*

- *For the war in Irak you mean ?*

- *They don't care anymore, because there is no draft.*



Il n'y a plus d'appelés mais il y a des morts et on leur rend hommage sur la plage.

Ici dans cette galerie, des artistes ont créé des affiches. Il y en a déjà trente mille qui sont distribuées un peu partout, mais eux-mêmes ne savent pas l'effet de cette petite action.





J'ai retrouvé notre ami Gerry Ayres C'est lui qui a fait venir Jacques à la Columbia en 1967, et lui a donné carte blanche. Il a aussi été le témoin de mes aventures avec les studios Hollywoodiens.

- *I liked Agnès who had a chance to make a film for Columbia Pictures at that time but she slapped the hand of the man who pinched her cheek and lost her financing so...*
- *But I was not a little baby to turn the cheek, is that the word?*
- *Yes but you didn't make the film. It was called Peace and Love, It was a wonderful film...*
- *Yes but they didn't want to give me the final cut, that was the big reason.*
- *I know...*

Oublions les studios, c'est avec de l'argent français que j'ai tourné un film sur les murs peints, *Mur Murs*. Celui-là c'était une pub pour une boutique de robes de mariage.



Cette longue fresque peinte sur 6 kilomètres de long s'appelle *Le paradis des cochons*. Cette peinture murale entoure une fabrique de saucisses. Là-dedans on tue 6000 cochons par jour. D'autres murs expriment les réalités des problèmes locaux, l'alcool, les femmes battues, la misère, la drogue, et les revendications de certaines communautés.

Mais ici un type a peint sa femme en gros plan pour le plaisir des surfeurs.

Me revoilà à la plage avec quelques amis. Je voudrais faire un court-métrage sur chacun d'entre eux. Lisa, Gwen, Tom, Lynn, Denis, et Alain.



C'est notre ami Alain Ronay qui nous a fait connaître Jim Morrison. On allait voir les concerts de Jim, il venait un peu à la maison. Petite parenthèse en France, j'ai emmené Alain et Jim à Chambord voir Jacques qui tournait un conte de fée, *Peau d'âne*, avec sa princesse favorite : Catherine Deneuve. Ils étaient là en cinéphiles, en amis. Fermons la parenthèse.

Autre parenthèse, Brunch californien à deux et la caméra chacun son tour, Eugène mon assistant, et moi.

« *This is my face, I'm a pancake lady* »

« *This is mine, this is yours...* »

« *OK, merci...* »

J'en ai oublié que j'étais filmée et j'ai été surprise me nettoyant moins joliment qu'un chat. Fermons la parenthèse.

Je voudrais raconter une petite histoire d'amour et de plage.

Celle de Patricia Knop et Zalman King.

« *My name is Patricia Knop. I grew up on the beaches of Lake Michigan*

– *My name is Zalman King. I grew up on the beaches of New Jersey and I met Pat, and we've been together 45 years, a seecale and a decan.*

– *... and we were married on the beach a little waves from here...*

– *We had a minister that had one yellow sock and one brown sock and then we had the sand peepers the only witnesses we had...* »

Patricia connaît les noms des oiseaux et des anges. Ils la protègent ainsi que sa famille. Depuis si longtemps je les vois vivre en belle harmonie et amoureux.

Elan de tendresse pour ce couple.

Petit pincement de jalousie... Vague à l'âme.



PARIS

Retour en France à la maison, retour à l'arbre de la cour.
Jacques et moi on travaillait tous les deux sur des films moins
légers qu'auparavant.





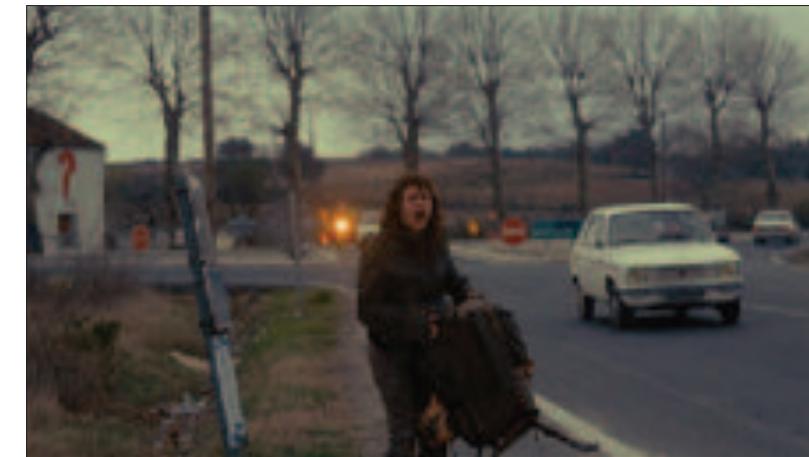
Sandrine Bonnaire était Mona sans toit ni loi, belle et rebelle sans cause. Le film est le portrait de cette jeune fille énigmatique portrait en creux par ceux qui l'ont vu passer. On ne la connaîtra que par bribes. Ses rencontres sont espacées par treize travelling tous de droite à gauche et tous sur une musique de Joanna Bruzdowicz composée pour ces travelling-là.

Mona est révoltée :

« Vous pouvez m'emmener... Je vais chercher mon sac. – Bande de cons !!! »

Mona veut être libre :

« Moi ça m'a fait chier d'être secrétaire, j'ai quitté tous les petits chefs de bureau alors c'est pas pour en retrouver un à la campagne ! »



Je ne sais pas à quel moment j'ai pris conscience que ce n'était pas seulement la question d'être libre mais que le combat des femmes serait collectif ou ne serait pas. Parmi les revendications, la plus urgente était le droit d'avoir des enfants ou pas.

*« Ce n'est pas plus papa
que le pape ou le roi
le juge ou le docteur
ou le législateur
qui me feront la loi. »*



J'essayais de vivre un féminisme joyeux, mais en fait j'étais très en colère. Les viols, les femmes battues, les femmes excisées. Les femmes avortées dans des conditions épouvantables. Des jeunes filles qui allaient se faire faire un curetage à l'hôpital et des jeunes internes qui leurs disaient : pas d'anesthésie ça vous apprendra ! Ici, deux fois, on a prêté cette jolie petite maison rose et charmante pour faire des avortements clandestins.



J'ai fait partie des femmes qui ont signé un manifeste que le journal Minute avait nommé le Manifeste des 343 « Salopes » parce qu'on déclarait : *« Nous avons avorté Jugez-nous !! »*

C'était vrai ou c'était faux mais la liste des signataires plus ou moins connues faisait du bruit quand on jugeait une femme qui avait avorté. Et toujours le même combat, droit des femmes, droit des travailleurs.



De son côté, Jacques Demy a inventé avec Michel Colombier une façon de raconter une grande grève aux chantiers de la Loire à Nantes. Le film s'appelle *Une Chambre en Ville*.

« Nous ne voulons pas d'incident ! - Laissez-nous passer, nous ne partirons pas. - Nous voulons passer, laissez-nous passer - Nous sommes ici pour défendre nos droits ! »

Là c'est du cinéma, mais en vrai Delphine Seyrig et moi on a manifesté au procès de Bobigny en 1972 pour le droit à l'avortement. Et moi j'étais enceinte jusqu'au cou ! On nous poussait vers les barrières et nous on criait, on riait.



Jeune fille, Delphine avait l'air d'une Anglaise, et nous sommes devenues amies. Je l'avais photographiée dans ma cour comme d'autres comédiens. Plus tard, encore dans la cour et j'aimais quand la féministe se transformait en fée.



Les baguettes magiques ne sont pas toujours là où on les attend.

Une autre baguette, toc... la voilà en Jeanne d'Arc.

Jane aussi a voulu essayer ce rôle.

« Tu comprends avec mon accent ça serait pas possible, je peux pas dire « je vais bouter les Anglois hors de France », ce serait pas possible. »

Je l'ai déjà dit : les souvenirs sont comme des mouches qui virevoltent... des bouts de mémoire en désordre.



« Tu crois que tu vas t'en sortir toi ? On ne tourne que des bouts. - C'est comme quand on fait un puzzle, on pose des petits morceaux par-ci par-là, et puis ça se dessine doucement et il y a encore un trou au milieu, un vide. Mais ça arrive dans les meilleurs banquets. Il y a tout d'un coup un silence et quelqu'un dit : Tu veux pas chanter une chansonnette !! ? - Chansonnette ! ? Gainsbourg... - Si j'hésite si souvent entre le Moi et le Je... Si je balance entre l'émoi et le jeu... »

Un peu de je, un peu de moi.
Je déballe tout en vrac et après je range un peu.
« Même si on déballe tout - on dévoile pas grand chose. »



La Tour Eiffel de jour, la Tour Eiffel de nuit. J'ai inventé un monument éphémère à la gloire du cinéma. *Dziga Vertov*. Un œil, une caméra, un regard. Moteur !



Et voici Monsieur Cinéma centenaire et glorieux. *« J'ai l'âge d'or ! »*
Un vieillard qui perd la mémoire.

(Maman c'était son problème... et sa liberté. Elle se trompait, sa mémoire la trompait. Elle embrouillait les noms de ses enfants et de ses frères et sœurs. Qui allait l'obliger à dire juste ? Elle avait le droit de divaguer, moi je trouvais ça charmant, et même rigolo.)

- *Justement c'est moi David O' Selznic !*
- *L'autre jour vous étiez Hitchcock ?*
- *Je suis Jean Renoir, je suis Nosferatu, je suis Catherine Deneuve et là je suis... David O' Selznic.*
J'ai créé trois ou quatre créatures de rêve qui sont devenues des stars immenses, j'ai des étoiles plein la tête, des visages, des beautés.



« Mais non mais non Marcello... »

« Le rêve... »
« It's a dream... »

C'était le rêve d'avoir tous les moyens et une belle équipe pour filmer des vedettes impressionnantes. Seulement voilà, on ne sait pas pourquoi - ou peut-être est ce de ma faute - le film (*Les Cent une nuits*) a fait « plouf !! »

Quant au célèbre M^r Cinéma... c'était aussi un petit vieux tout seul le soir espérant toujours des visites.



C'est quand même mieux de vieillir à deux. C'était notre projet et encore plus depuis qu'on s'était retrouvés. C'était doux, c'était surprenant. On voyageait ensemble, on se posait dans une peinture, on allait sur les plages et dans les musées, on circulait avec Bill Viola, avec Rauschenberg. On fréquentait Jacques Monory et on vivait avec le chat de Prassinos. On regardait ensemble.



Et patatras ! Jacques est tombé malade, d'une maladie mortelle. Il était malade. Il restait beaucoup à la maison. *« Aller maintenant Hop ! Laisse-moi écrire... »* Et il écrivait ses souvenirs d'enfance dans le garage à Nantes, où il avait vécu en famille. Il me faisait lire ses pages le soir.

Un jour j'ai dit : *« C'est vraiment une enfance intéressante, ça ferait un très beau film. »*
Il a dit : *« Mais je n'ai pas la force de le faire. Fais le toi. »*
Je lui ai dit : *« Mais, ce film sur ton enfance ça te ferait plaisir que je le fasse ? »*
Il m'a dit : *« Oui, fais-le. »*





Nous savions que Jacques n'en avait plus pour longtemps. Rosalie, Mathieu et moi, on l'entourait. Rosalie me relayait pour le soigner surtout quand on a lancé la production. A Ciné-Tamaris il a fallu, et en vitesse, trouver un peu d'argent et composer une équipe. Je repense à cette équipe motivée par le film, généreuse et délicate à mon égard. Particulièrement Marie Jo, proche de Jacques et de moi. J'en ai revu quelques-uns récemment et on a reparlé de ces moments particuliers avec Didier et Mireille.

Jacques se mourait, il savait qu'il se mourait, Il savait que le sida était insoignable, il savait donc que ça ne pourrait qu'empirer, nous le savions tous, personne n'en parlait, c'était une sorte de silence affectueux et parfaitement respectueux de Jacques qui n'en parlait pas.

- *On a accepté ce non dit parce que c'était le non dit de Jacques.*
- *C'était sa volonté hein de garder le silence donc voilà... et à l'époque en 89 le sida était considéré comme une maladie honteuse...*
- *C'était tabou quoi.*
- *Sa maladie faisait partie du projet.*
- *On travaillait autant pour lui que pour toi*
- *Ouais...*
- *Pour nous tous, c'était quelqu'un Jacques Demy!*
- *Y'avait quand même l'idée de... d'accompagner Jacques le plus longtemps possible en tournant.*



Je ne savais pas comment il voyait la reconstitution des scènes de son enfance. La réinvention de ce qu'il avait pu vivre ou dire... Il était là parfois avec son frère et sa sœur, sa mère aussi venait. J'étais un peu traqueuse, je me disais il va réagir, il va dire : on n'a pas fait comme ça...on n'a pas dit ça...

Je suis venue près de lui. « *Ca va ? C'est pas trop différent ? Est-ce que tu t'y retrouves ? Tu te vois enfant ?* » Il m'a dit : « *Ah c'est tout à fait ça, j'y suis !* » Ces mots de Jacques m'ont encouragée à continuer, et à construire le film.

Il y avait plusieurs films : un film en noir et blanc, en hommage aux films des années 39 et 40 qui racontait l'histoire du petit Jacquot de 9 ans à 19 ans, tourné le plus simplement possible. Ensuite il y avait une proposition si j'avais été une étudiante, pour ma maîtrise, j'aurais fait ça : Peut-on trouver dans la vie de Jacquot, des scènes qui ont généré des scènes de films et dans ces cas-là, la scène de *Jacquot de Nantes...*

Le moteur cliquette encore un peu à froid, mais c'est normal.
... générant un extrait d'un film de Jacques.
Le moteur cliquette encore un peu à froid, mais c'est normal.

Quelque fois c'était le contraire, j'avais choisi un extrait d'un film de Jacques et j'écrivais le scénario pour arriver à le présenter naturellement.

Enfin il y avait encore un autre film c'était : Jacques est encore vivant

et, dans la difficulté qu'il est, dans ce chemin très dur qu'il parcourt, qu'est-ce que je peux faire sinon d'être au plus près de lui, au plus près serré comme on dit ? Et bien je n'avais pas d'autres solutions comme cinéaste, que de filmer, de très près, sa peau, son œil, ses cheveux comme un paysage, ses mains, ses taches. J'avais besoin de faire ça, des plans de lui, de la matière même de lui. Jacques en train de mourir mais Jacques encore vivant.





L'ÎLE ET ELLE



Le tournage s'est fini le 17 octobre
et Jacques est mort le 27 octobre 1990.



Ces femmes sont toutes des veuves de Noirmoutier. Je les ai filmées
et présentées ainsi pour que chacun puisse choisir d'en écouter une,
ou une autre, d'une personne à une personne, en confiance.

*- Pour l'instant si tu veux la maison est encore pleine de la présence de
Thierry, de son odeur, de ses... on a mangé il y a deux jours des haricots
verts qu'il avait acheté au marché, c'est encore tout récent quoi...*

*- Ah c'était le bon bonhomme, jamais un mot. Il rentrait de la mer,
il avait bu un coup il se couchait, il dormait c'était fini.*

Je fais partie du tableau et je me tais.

PARIS

Exposer à la fondation Cartier, je le dois à Hervé Chandez.
En m'invitant il ne sait même pas le plaisir qu'il m'a fait.
La vieille cinéaste se transformait en jeune plasticienne.
Présentant des veuves : L'hiver du cœur, mais aussi les
vives couleurs plastiques de l'été.



Je m'approchais de mes 80 ans... 80 piges... 80 berges...
80 balais... et je m'entourais de techniciens et d'amis beaucoup
plus jeunes que moi. Ça, c'est un hommage à Sempé.



J'ai la chance d'être secondée dans mon travail par Rosalie et par Christophe Vallaux. Il est scénographe. Il est connu pour sa façon de se vêtir et pour ses caricatures. C'est avec lui qu'on a repéré les cabanes de Noirmoutier pour qu'il en construise dans l'expo. La cabane aux portraits entre autres, On y voit des visages d'insulaires, des femmes rencontrées par-ci par-là, toutes belles. Le même fond, pour toutes les femmes, et un autre fond pour les hommes. Je me baladais avec ce panneau, ce fond et je le plaçais derrière ceux qui voulaient bien poser.



J'ai gardé les mêmes fonds pour ma famille. Rosalie, ses 3 fils : Valentin, Augustin et Corentin. Mathieu, Joséphine et leur fils Constantin. Tous ensemble, ils font mon bonheur. Mais je ne sais pas si je les connais, chacun, chacune, ou si je les comprends. Je vais juste vers eux...



Un jour, j'ai reçu la visite d'un voisin. Son père avait filmé le moulin devenu le nôtre, avec une caméra 9mm1/2. Merci voisin Sati pour ces images si rares ! Le meunier s'appelait Adam Gervier. Et avait 11 enfants.



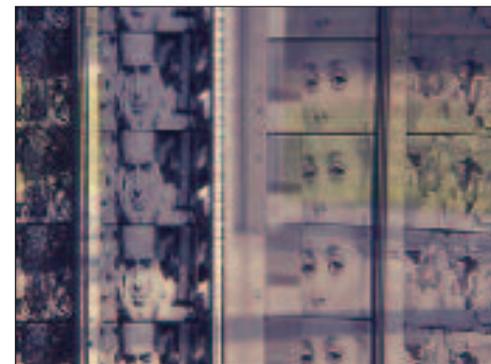
Souvent je m'arrête d'écrire. Le monde va mal et il me saute à la tête. Il y a en cet instant même des catastrophes, des guerres, des séismes. Je suis assise au calme et j'imagine des situations : des gens sans abri, des familles entières sur les routes. Je ne bouge pas et je pense aux miens.

La famille, c'est un concept un peu compact. On ne cesse de les regrouper mentalement, les imaginer comme un îlot de paix.



Cette cabane a une histoire.

Il était une fois deux beaux et bons acteurs qui avaient joué dans un film qui s'était terminé en échec. En vraie glaneuse, j'ai récupéré les copies abandonnées de ce film et on a déroulé les bobines. Et les deux beaux et bons acteurs se sont retrouvés en parois, en murs, traversés par la lumière.



Qu'est ce que c'est le cinéma ?

De la lumière qui arrive quelque part et qui est retenue par des images plus ou moins sombres ou colorées.

Quand je suis là, j'ai l'impression que j'habite le cinéma, que c'est ma maison, il me semble que j'y ai toujours habité.



« *C'est pas fini, des fois le rideau s'ouvre encore !* »

« *Il y a quelqu'un qui vous demande* »

« *Joyeux anniversaire Agnès !* »

Après la fiesta je me suis retrouvée seule et je les ai comptés les balais. Oui ! Il y en avait exactement 80, en comptant ces quatre-là. Plus un supplémentaire arrivé par courriel, encore une idée de Guillaume. Ah celui-là !



Tout ça est arrivé hier et c'est déjà du passé.
La sensation s'est mélangée instantanément à l'image
qui en restera.

Je me souviens pendant que je vis.



GÉNÉRIQUES

générique début

CINÉ- TAMARISprésente
LES PLAGES D’AGNÈS

images
Hélène LOUVART (a.f.c.)
Alain SAKOT
Julia FABRY
Jean-Baptiste MORIN
et Agnès VARDA

son
Pierre MERTENS
Olivier SCHWOB
Frédéric MAURY

montage son
Emmanuel SOLAND

mixage
Olivier GOINARD

assistant de réalisation
Benjamin BLANC

assistante d’Agnès Varda et du projet
Julia FABRY

décors
Frankie DIAGO

montage
Agnès VARDA
avec deux chef-monteurs
Jean- Baptiste MORIN
et Baptiste FILLoux

musiques originales
Joanna BRUZDOWICZ
Stéphane VILAR
Paule CORNET
musiques extraites des films de Varda
Pierre BARBAUD
Joanna BRUZDOWICZ
Joseph BYRD
Georges DELERUE
Michel LEGRAND

production déléguée
CINÉ- TAMARIS
direction de production
Cecilia ROSE
et de régie
Nathalie DAGES

une coproduction
CINE- TAMARIS / ARTE France Cinéma
avec la participation de CANAL +
avec le soutien de
La Région Ile-de-France
avec le soutien de la Région
Languedoc-Roussillon
en partenariat avec le C.N.C.
(Centre National de la Cinématographie)
Ce film a bénéficié du fond d’aide à
l’Innovation Audiovisuelle du C.N.C.

Didier ROUGET a initié le projet avec Agnès VARDA et co- réalisé la séquence tournée en Belgique
Rosalie VARDA a été l’interlocutrice d’Agnès, au jour le jour

un film écrit et réalisé par
Agnès VARDA

générique de fin

Intervenants
BELGIQUE
M. le ferrovipathe et sa femme

SÈTE
André LUBRANO
Blaise et Vincent FOURNIER
Andrée, Stéphane et Christophe VILAR
Raymonde BIASCAMANO
et ses enfants, Aldo, Patricia et Stéphan
Fanfare Peña *Los Marineros*
Jean- Louis ZARBONI (tambour)
et Philippe CARCASSES (hautbois)
GRAND DÉDÉ et sa Compagnie
de trapèze volant *Les Lendemains*.

PARIS
Rosalie VARDA - Mathieu DEMY
Chat Guillaume - en - Egypte
Christophe VALLAUX
Mireille HENRIO - Didier ROUGET
Tous et toutes de CINÉ-TAMARIS
et Anne- Laure MANCEAU (Agnès jeune)

LOS ANGELES
Gerry AYRES - Jim et Tracy Mc BRIDE
Patricia KNOP et Zalman KING
Richard SCARRY (Correy Helford Gallery) Eugene KOTLYARENKO

UN PEU PARTOUT
des enfants charmants

Photographies et extraits des films
D’AGNÈS VARDA
Un salut reconnaissant aux modèles,

acteurs, actrices, techniciens
et participants de ces films
qui sont en visite dans *Les Plages*.

PHOTOGRAPHIES
Pierre BOULAT - Jacques DEMY
Bernard GILLE - Xavier LAMBOURS
Chris MARKER - Marilou PAROLINI
Alain RONAY - Ewa RUDLING
Rosalie VARDA
et photographes des films

PEINTURES
Pablo PICASSO
Succession © Succession Picasso 2008
Francis BACON © The estate of Francis Bacon /ADAGP Paris 2008
Baldung GRIEN, R. VAN DER WEYDEN, Gustave COURBET, VERMEER, Paul CEZANNE, Philippe de CHAMPAIGNE, Jacques MONORY © MONORY / ADAGP 2008
Mario PRASSINOS © Succession Mario Prassinos / ADAGP Paris 2008
Sultana MAIETIC © Maietic 2008

EXTRAITS DES MUSIQUES
de Pierre BARBAUD
pour *La Pointe Courte et Les Créatures*
© éditions musicales Ciné-Tamaris
et de Georges DELERUE
avec l’aimable autorisation
de Colette Delerue
pour *L’Opéra Mouffe et Documenteur*
[p] © éditions musicales Ciné-Tamaris
et pour *Du côté de la côte*
[p] Ciné-Tamaris© éditions musicales
Ciné- Tamaris / Enoch

EXTRAITS DES FILMS DE JACQUES DEMY
Les Parapluies de Cherbourg
et *Les Demoiselles de Rochefort*
auteur Jacques DEMY
compositeur Michel LEGRAND
avec son aimable autorisation
Editions Universal Music Vision
et Warner Chappell Music France
Peau d’âne
auteur Jacques DEMY,
compositeur Michel LEGRAND
Editions Warner Chappell Music France
Une chambre en ville
de Jacques DEMY
musique de Michel COLOMBIER
Editions Universal Music Publishing Group

EXTRAITS DE CLÉO DE 5 À 7
musique de Michel LEGRAND
avec son aimable autorisation
dont *Sans toi* (M. Legrand, A. Varda)
[p] Mercury, Universal Music Vision
Editions EMI Music Publishing France /
Warner Chappell Music France
extraits de *Nausicaa*
 inédit d’Agnès VARDA - 1970
(film disparu)
avec Gérard DEPARDIEU
et France DOUGNAC

EXTRAITS DE JACQUES DEMY OU L’ARBRE GÉMEAU
de Laurent BILLARD
et Michel BONNE
et archives anciennes mises à disposition par l’INA

MUSIQUES ADDITIONNELLES
Bernard LUBAT Loulou Zoulou
Chansons Enjazzées © Lubat Jazzcogne
Productions 2008
Georges BRASSENS Supplique
pour être enterré sur la plage de Sète
© Editions Musicales 57 (p) 1966
Mercury (France) avec l’autorisation
d’Universal Music Vision
Joseph BYRD *The American Way of Love*
interprété par United States Of America
© 1968 - EMI Blackwood Music INC
avec l’aimable autorisation de SONY
BMG Music Entertainment France et
d’EMI Songs France SARL
Didier ASHOUR *Du pareil au même*
© Editions musicales Ciné- Tamaris
Laurent LEVESQUE *Ensemble*
Jean- Sébastien BACH
Menuet en Sol M ;
Mateurs BATISTA sur pan
Cantate n°147,
Jean-Charles GUIRAUD au piano
Arnold SCHÖENBERG
La nuit transfigurée
interprétée par le Quatuor Talich [p]
Calliope
Franz SCHUBERT
La Symphonie inachevée
sous la direction de Gunter Wand
1958 Universal Classics (France)
avec l’autorisation d’Universal Music
Vision

ÉQUIPE DE TOURNAGE
prises de vues additionnelles
Claire DUGUET - Stéphane KRAUSZ
Baptiste FILLoux - Melvil POUAUD
Jean- Pierre CAUSSIDERY

assistant caméra Baptiste FILLoux
stagiaire Valentine MOREL
machinistes Thierry CREPIN,
Benoît et Frédéric FERREOL
électriciens Guillaume BRUNET,
Frédéric SERVE
assistants régie Dylan TALLEUX,
Amélie BOYÉ, Julie BERCE
stagiaire Axel LEGRoS
coiffure Catherine CRASSAC
équipe déco Marion PINARD,
Céline MIQUELIS , Eddy DEL NEGRO,
Arnaud DULERY,
Christophe GRIMPARD,
Alice MARCHESSEAU

ÉQUIPE DE PRODUCTION CINÉ-TAMARIS
secrétariat Anita BENOLIEL
régie Jean-Noël FELIX
aides à la production Stéphanie
SCANVIC, Alice d’ORLANDES
comptabilité Eric LEPRETRE,
Geneviève VILLARDRY
couture et coups de main
Silvia URRUTIA
assistant montage Amélie BOYÉ
soutien informatique Michaël THOMAS

assistants en Belgique
Marjolaine GRANDJEAN,
Nicolas RUMPL, Emilien,
Sarah et Jérôme

TOURNAGE à LOS ANGELES
Images Arlène NELSON
assistants caméra Aram ARAMYAN,
Valentin VIGNET
Son Jim THORNTON
électricien David BOUZA

machinistes M. PHELAN,
E.KOTLYARENKO
assistants D.CERNY, R.ZISSER,
M.LAFABRE, T.WALTERS, F.ARCAUTE,
V.BAUTISTA
régie Lisa BLOK- LINSON
Production TET Films Tom TAPLIN
bureaux Zalman KING Productions
merci à Gwen DEGLIZE,
à Deborah PAGE
et aux amis venus sur la plage.

LABORATOIRES NUMÉRIQUES
MIKROS IMAGE
coordination Sophie DENIZE
étalonnage Christine SZYMKOWIAK
DIGIMAGE CINEMA
Coordination Tommaso VERGALLO,
Cendrine GADY
Travaux François DUPUY, Tina Lin,
Caique DE SOUZA, Thomas TERTOIS
Etalonnage Serge ANTONY
exploitation Juan EVENO

LABORATOIRES PHOTOCHIMIQUES
ARANE GULLIVER (Luc POURRINET,
Peggy KAUFMANN, Daniel PEREIRA)
ÉCLAIR (Didier DE KEYSER,
Jean- Pierre BOUTTIGNY)
Auditorium POLY_SON / PALO ALTO
(Nicolas NEAGELEN, Aymeric DUPAS)
Reports son optique CINÉ STÉRÉO
(Dominique TOUSSAINT)
Matériel PANAVISION ALGA
LOCA IMAGES - LES TROIS SONGES

À SÈTE, MERCI À
Odile et Philippe BOYÉ - Arthur DUPUY
André LUBRANO

Yves- Alain et Zoé LIÉNARD
Association *Les Voiles Latines*
Ange Cali - Association
La Lance Sportive - Kinky
Pierre- Etienne BROUARD
et son voilier *Oudïoux*
à François COMMEINHES,
maire de Sète
et aux organismes municipaux,
à Simone NAVARRO
et Jean- Claude DUGRIP
au Commandant FRIBOULET

REMERCIEMENTS SINCÈRES

à Jérôme CLÉMENT, Jean ROZAT,
Michel REILHAC
Thierry GARREL et Pierrette OMINETTI
de ARTE
à Manuel ALDUY, Sandra MIRIMANOFF
et Franck WEBER de CANAL +
à Emmanuel FEULIÉ, Laurent JOYEUX
et Marin ROSENSTIEHL
de la Région Languedoc-Roussilon

À PARIS, MERCI À

Bertrand DELANOË, mairie de Paris
et à Régine HATCHONDO,
Sophie BOUDHON- VANILLE,
Agnès NAGEOTTE de la Mission Cinéma

OPÉRATION DAGUERRE- PLAGÉ

merci à Anne- Sylvie SCHNEIDER,
Stéphane CHAVE, Michel CALVET,
Eric SAHUT (Ste Colas)
merci au Pont Autonome de Paris,
au Port de L'Arsenal,
aux Voies navigables de France
à Pierre CASTAGNOU, maire de XIV^{ème},

Esther PALACCI et Danièle POURTAUD
à Simone IFF - Nicolas CORNET
à Catherine FROCHEN
Photothèque des Cahiers du Cinéma
à Jean- Paul HUCHON, Francis PARNY,
Etienne ACHILLE et Sophie HAGUET
de la Mission Cinéma Région Ile de
France
à Hervé CHANDES et son équipe
Fondation Cartier pour l'art
contemporain
avec une pensée pour Sylvie DUMAS
à Emmanuel HOOG
et Christophe BARREYRE de l'INA
à Hortense ARCHAMBAULT
et Vincent BAUDRILLARD
du Festival d'Avignon
à Gabriele CLAES
de la Cinémathèque Royale de Belgique
MERCI au Centre National de la
Cinématographie, pour leur aide :
Véronique CAYLA - Rafaële GARCIA
Thomas SONSINO - Nadia BROSSARD
Catherine CIRIEZ - Valentine ROULET
Amélie BENASSAYAG

LES PLAGES D'AGNÈS

un film de Varda

visa d'exploitation n°118566

les plages d'agnès

© ciné-tamaris - arte france cinéma

2008

